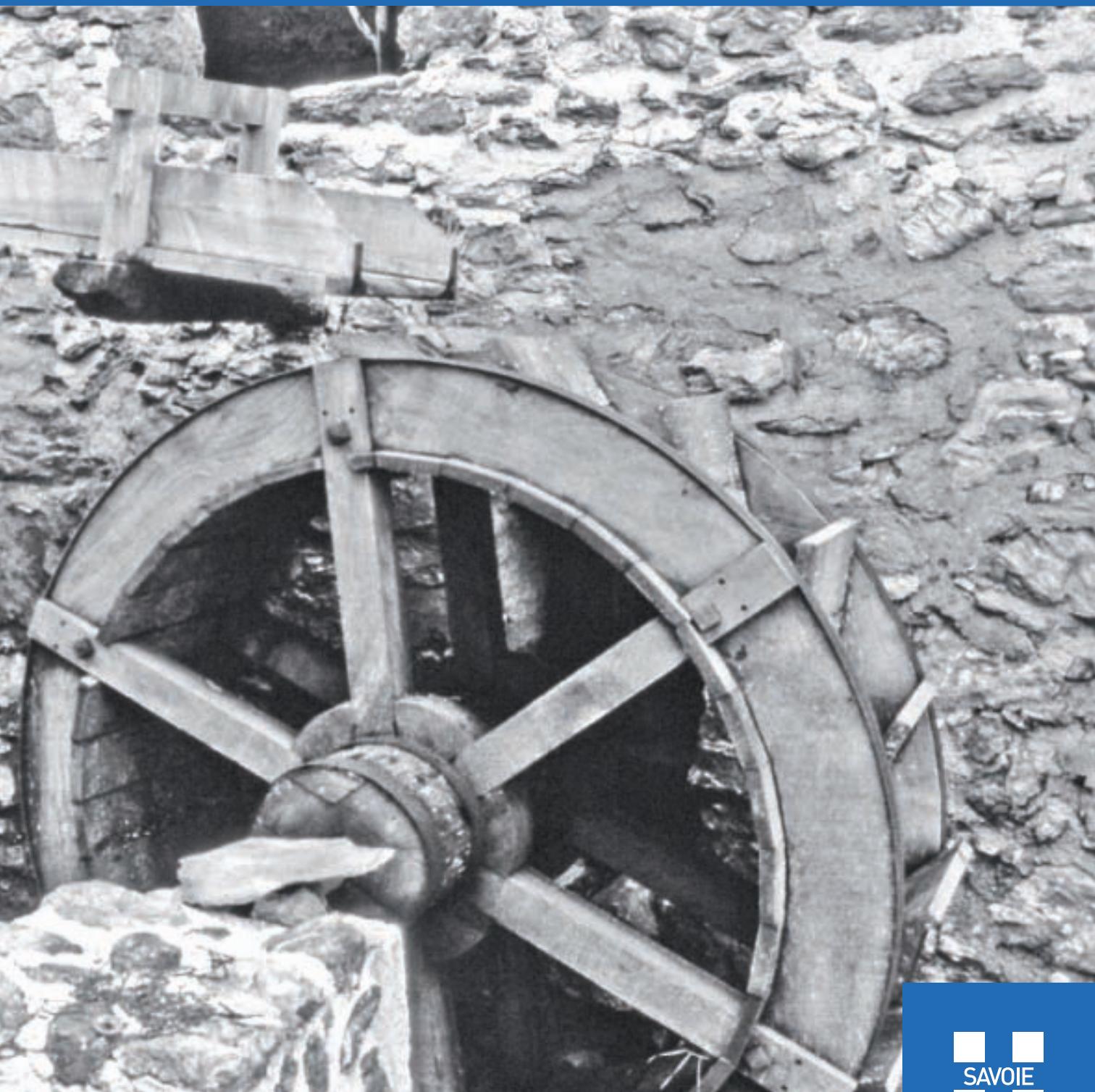


La rubrique

DES PATRIMOINES *de Savoie*

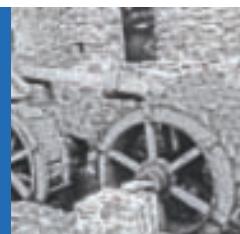


éditorial

La rubrique 33

Conseil général de la Savoie

Conservation départementale du Patrimoine
Hôtel du département, CS 31802
73018 Chambéry cédex
Tél. (00-33-4) 04 79 70 63 60
E-mail cdp@savoie.fr



Roues hydrauliques restaurées par l'association *Montagnes et traditions*, moulin de Chamousset, Nant Perrin, à Sainte-Hélène-sur-Isère.

Directeur de la publication

HERVÉ GAYMARD

Rédacteur en chef

PHILIPPE RAFFAELLI

Direction des Archives, du Patrimoine et des Musées

JEAN LUQUET, Directeur

Conservation départementale du patrimoine de la Savoie

PHILIPPE RAFFAELLI, conservateur en chef du patrimoine
JEAN-FRANÇOIS LAURENCEAU, attaché de conservation
CLÉMENT MANI, attaché de conservation
SOPHIE CARETTE, assistante de conservation
JÉRÉMY VAROQUIER, assistant de conservation remplaçant
VINCIANE NÉEL, assistante de conservation
LAURENCE CONIL, rédacteur
ODILE REBOUILLAT, rédacteur
VALÉRIE BRÉBANT, secrétaire
CAROLINE CHABERT-LANFANT, assistante de documentation

CLARA BÉRELLE, chargée de mission Inventaire APS
JÉRÔME DURAND, chargé de mission Réseau des musées et maisons thématiques de Savoie

Crédit photographique

Henri Barthélémy (couverture)
Jean-François Laurenceau / CDP 73 (pages 3 & 4)
Pierre Dompnier (page 5)
Atelier de l'eau et Groupe de Recherches et d'Études Historiques de Cognin (pages 6 & 7)
LSM et CNRS / B. Rajau (page 8)
Musée Opinel et Th. Vallier (page 9)
Archives départementales de la Savoie (pages 10 & 11)
Hadès (pages 12 & 13)
Jocelyn Laidebeur / CG 74 (page 14 & 15)
Joël Serralongue (page 15)
Claire Limoge Schraen (pages 16 & 18)
Clara Bérelle / CDP 73 (page 19)
Henri Barthélémy (pages 20 & 21)
Marie-Pierre Bazan / PNV (pages 22 & 23)
Sarah Morrot / CG 74 (pages 24 & 25)
Henri Barthélémy
et Musée d'art et d'histoire d'Albertville (pages 26 & 27)
Photothèque Musée Savoisien (pages 28 & 29)
CAUE de la Savoie (pages 30 & 31)
Céline Clanet et François Deladerrière / Fondation Facim (pages 32 & 33)
Sylvain Duffard / CAUE de la Haute-Savoie et François Deladerrière / Fondation Facim (page 34)

La rubrique des patrimoines de Savoie est téléchargeable sur www.savoie.fr

Réalisation le cicero
Dépôt légal 3^e trimestre 2014
Tirage 2800 exemplaires
ISSN 1288-1635

Le numéro 33 de *La Rubrique des patrimoines de Savoie* vous propose une nouvelle fois de partir à la découverte des richesses du patrimoine des pays de Savoie-Mont-Blanc et de leur actualité. En cette saison d'été, qui peine à masquer les difficultés économiques et financières de notre pays et des collectivités, le tourisme culturel est plus que jamais une réalité et un objectif. Mais les acteurs du patrimoine ont la conviction et la satisfaction de constater qu'il est d'abord culturel, c'est-à-dire profondément ancré dans la connaissance, même s'il ne néglige pas, bien au contraire, la mise en valeur et la pédagogie et ne craint pas la promotion et le *marketing* en direction de nos visiteurs.

Après les expositions de l'année 2013 *Sculptures médiévales de Savoie, un patrimoine sauvegardé et Rupestres, roches gravées en Savoie*, la Conservation départementale du patrimoine poursuit la mise en valeur des patrimoines en proposant au plus large public de découvrir deux nouvelles expositions thématiques accueillies dans deux grands sites historiques parmi les plus fréquentés de Savoie : le Château des ducs de Savoie à Chambéry avec l'exposition *Un travail d'orfèvres : trésors des églises de Savoie* et la Grange batelière de l'abbaye de Haute-combe à Saint-Pierre-de-Curtille avec l'exposition *Hautes en couleurs, fresques médiévales des chapelles de Savoie*. Ces deux expositions ont en commun d'inviter le visiteur à prolonger sa découverte en parcourant le territoire dont il aura compris la richesse insoupçonnée.

Les musées et maisons thématiques des réseaux départementaux, *Empreintes 74* et *Entrelacs*, ne sont pas en reste. Le réseau savoyard a le plaisir d'accueillir trois nouveaux membres, et non des moindres. L'Atelier de l'eau à Cognin vient magnifiquement inaugurer l'ouverture récente aux thèmes de la nature et de l'environnement. Le *laboratoire souterrain de Modane*, de son côté, nous invite rien moins qu'à partager les « petits secrets de l'univers ». Le *Musée Opinel* à Saint-Jean-de-Maurienne, rejoint enfin, après sa rénovation, un réseau dont il pourrait constituer le symbole tant le célèbre couteau est emblématique de nos territoires. Par ailleurs, le Musée de Conflans célèbre le retour de la mosaïque de la villa gallo-romaine de Gilly, désormais en place d'honneur après restauration aux ateliers de Saint-Romain-en-Gal.

Nos amis de Haute-Savoie prolongent un cycle pluriannuel de découverte ethnographique avec l'exposition au domaine départemental de

Rovorée, la Châtaignière à Voire, sur le thème *Défilé alpin, la mode et la montagne du XVIII^e siècle à nos jours*.

La recherche scientifique est, nous l'avons dit, le fondement de cette politique de valorisation. Plusieurs études essentielles sont présentées dans ce numéro : à une étude archéologique de la façade médiévale d'origine de l'église abbatiale de Haute-combe sous les apports néogothiques du XIX^e siècle fait écho une réflexion sur l'évolution du patrimoine architectural du XX^e au XXI^e siècle par le CAUE de la Savoie. Le Musée Savoisien nous propose une nouvelle et passionnante interprétation des peintures murales de Cruet pour lesquelles il est en train de bâtir, avec plusieurs partenaires, de nouvelles présentations itinérantes pendant la prochaine rénovation de son bâtiment principal. Le projet PHENIX, *Renaissance des patrimoines* étudie de son côté à travers l'ensemble abbatial de Sixt, les moyens de faire renaître littéralement la vocation d'un lieu. Autre illustration de cette riche actualité scientifique pour le patrimoine savoyard, la thèse de Claire Limoge Schraen sur la protection du patrimoine historique contre le risque sismique qui prend la Savoie comme exemple. L'inventaire du patrimoine hydraulique, enfin, toujours en développement grâce à l'Assemblée des Pays de Savoie, nous annonce l'ouverture des travaux sur un nouveau bassin versant, Val Gelon-Combe de Savoie, tandis que le Parc national de la Vanoise complète brillamment ce panorama en évoquant les usages traditionnels de l'eau en Vanoise, notamment l'irrigation.

La question des territoires, de leur identité et de leur gouvernance, est une nouvelle fois posée dans le débat public français. Pour les deux départements associés au sein de l'Assemblée des Pays de Savoie, le maintien de centres de décision de proximité pertinents avec l'Histoire et la géographie, l'économie et l'environnement, la culture et le patrimoine paraît plus nécessaire que jamais. *La Rubrique des patrimoines de Savoie* n'est pas le lieu adéquat pour relayer les idées, non plus que les initiatives que les représentants élus des deux collectivités et leurs nombreux partenaires ont pris ou prendront sur ce sujet. Qu'il soit cependant permis de voir, dans le simple survol des thèmes des articles de ce numéro, au moins une indication des enjeux et une invitation à nos lecteurs à ne pas rester indifférents à ce débat.

Hervé Gaymard

Député, Président du Conseil général de la Savoie

ont collaboré à ce numéro ■ Henri BARTHÉLÉMY, archéologue, Inventaire des anciens moulins en Combe de Savoie et bas Val d'Arly, hbarthelemy@wanadoo.fr ■ Marie-Pierre BAZAN, chargée de mission aménagement, patrimoine culturel et paysages, antenne de la vallée de la Tarentaise, Parc national de la Vanoise, 04 79 20 41 76, marie-pierre.bazan@parcnational-vanoise.fr ■ Clara BÉRELLE ■ Sophie CARETTE ■ Sylvie CLAUS, directrice des Archives départementales de la Savoie, sylvie.claus@savoie.fr ■ Nadine CHABOUD, co-commissaire de l'exposition *Défilé Alpin*, Direction des affaires culturelles, Conseil général de la Haute-Savoie, 04 50 33 23 63, nadine.chaboud@cg74.fr ■ Hervé DUBOIS, architecte, CAUE de la Savoie, 04 79 60 75 50, caue@cauesavoie.org ■ Cécile DUPRÉ, conservateur du patrimoine, Direction des affaires culturelles, Conseil général de la Haute-Savoie, cecile.dupre@cg74.fr ■ Jérôme DURAND ■ Évelyne ESTADES, responsable secteur musée (service patrimoine), Ville d'Albertville, 04 79 37 01 71, evelyne.estades@albertville.fr ■ Sébastien GOSSELIN, conservateur du patrimoine, directeur-adjoint du Musée Savoisien, 04 79 33 44 48, sebastien.gosselin@savoie.fr ■ Marie-Anne GUERIN, conservateur du patrimoine, directrice du Musée Savoisien, 04 73 33 44 48, marie-anne.guerin@savoie.fr ■ Christophe GUFFOND, assistant de conservation, Service d'Archéologie, Conseil général de la Haute-Savoie, 04 50 33 23 70, christophe.guffond@cg74.fr ■ Jean-François LAURENCEAU ■ Claire LIMOGES SCHRAEN, doctorante, Laboratoire de Mécanique et Technologie-ENS Cachan, secteur Génie civil/GSH-ENSA Malaquais, monitrice DGC-ENS Cachan, limoge@lmt.ens-cachan.fr ■ Jean LUQUET ■ Laurence MILLERS, responsable secteur patrimoine, Ville d'Albertville, 04 79 37 86 86, laurence.millers@albertville.fr ■ Vinciane NÉEL ■ Maxime OPINEL, musée Opinel, Saint-Jean-de-Maurienne, 04 79 64 04 78, info@opinel-musee.com ■ Philippe RAFFAELLI ■ Cécile RANDON, responsable d'opération médiévisite - spécialité du bâti, Hadès-Bureau d'investigations archéologiques, Seynod, 04 50 32 07 30, cecile.randon@hades-archeologie.com ■ Charlotte RICCIO, chargée de communication, LSM, Modane, 04 79 05 49 92, charlotte.riccio@ism.fr ■ Claire ROSET, coordinatrice de projets européens, Direction des affaires culturelles, Conseil général de la Haute-Savoie, 04 50 33 23 70, claire.rosset@cg74.fr ■ Catherine SALARDON, référente patrimoine, château de Clermont, Direction des affaires culturelles, Conseil général de la Haute-Savoie, 04 50 33 23 59, catherine.salardon@cg74.fr ■ Nils SERGENT, technicien eau potable, Direction de l'environnement et du paysage, Service eau, Conseil général de la Savoie, nils.sergent@savoie.fr ■ Joël SERRALONGUE, chef du Service archéologique, Direction des affaires culturelles, Conseil général de la Haute-Savoie, 04 50 33 23 70, joel.serralongue@cg74.fr ■ Claude VALLIER, président fondateur de Cognin Eau Vivante, 04 79 33 06 92, atelierdeleau@cognin.fr ■ Mathilde WALTON, responsable du pôle littéraire, Fondation Facim, 04 79 60 59 00, mathilde.walton@fondation-facim.fr



LE DÉPARTEMENT

un travail d'orfèvres

trésors des églises de Savoie

L'exposition *Un travail d'orfèvres, trésors des églises de Savoie* propose au public dans les salles de l'ancienne Chambre des comptes au Château des ducs de Savoie, du 27 juin 2014 au 5 janvier 2015, une découverte de l'orfèvrerie liturgique régionale.

Une soixantaine d'objets cultuels datés du XV^e au XIX^e siècle, la plupart classés ou inscrits au titre des Monuments historiques, ont été réunis à titre exceptionnel, grâce au concours des communes propriétaires, des associations paroissiales et des affectaires. Ce patrimoine liturgique, historique et artistique est en général inconnu du grand public, réservé à l'usage du Culte et conservé dans des lieux confidentiels.

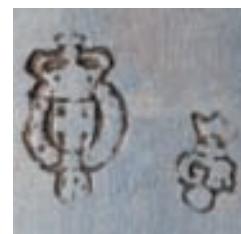
La muséographie inspirée des présentations de trésors offre un aperçu didactique de l'art de l'orfèvrerie. Trop souvent considéré comme *art mineur* il nécessite haute technicité et virtuosité quant au savoir-faire tout en présentant un riche répertoire formel au gré des modes et des styles dont on retrouve les principaux courants en Savoie : gothique, baroque, classique, néoclassique, néogothique. Il s'avère important de rappeler que plus de 95 % de l'orfèvrerie médiévale et moderne, en particulier liturgique, a disparu lors de grandes fontes historiques entre le XVI^e siècle et le XIX^e siècle (Réforme protestante, Réforme catholique, guerres, fontes princières, royales, révolutionnaires et impériales). Il s'agit donc d'un patrimoine d'une grande rareté.

Les objets exposés selon leur type et leur datation illustrent les savoir-faire très élaborés des maîtres orfèvres des anciens États de Savoie et révèlent l'activité de centres de production régionaux – Chambéry, Annecy, Moûtiers, Turin, voire Grenoble pour le Dauphiné – organisés autour des Hôtels de la monnaie et des évêchés. Modes et courants d'importation caractérisent aussi la Savoie, terre d'émigration et d'influences, à partir de grands foyers de production comme Augsbourg aux XVI^e et XVII^e siècles, ou Paris et Lyon du XVII^e au XIX^e siècle. Après 1860, l'activité de ces ateliers périliterait concurrencée par l'industrie liturgique de grandes maisons lyonnaises ou parisiennes et l'évolution des pratiques religieuses.

Les objets présentés témoignent de la foi religieuse, des pratiques liturgiques et rituelles des communautés montagnardes marquées par les rythmes saisonniers et agraires de la vie quotidienne. Les *vases sacrés*, en argent et vermeil, destinés à recueillir les *Saintes Espèces*, le pain et le vin de la Transsubstantiation, les hosties consacrées, utilisés lors des célébrations eucharistiques, sont les objets les plus fréquemment conservés : calices et patènes, ciboires, auxquels s'ajoutent burettes et leurs plateaux, ostensoirs-soleil et leurs lunules, chrêmeaux et boîtes aux Saintes Huiles enfin encensoirs et navettes. Nombre de ces objets attestent la



Vue de l'exposition.



EXPOSITIONS
DÉPARTEMENTALES

ferveur des dévotions, la fréquence du recours aux reliques et aux saints intercesseurs et protecteurs. Leur rôle était essentiel lors des processions votives : reliquaires de différentes formes, riches croix de procession ; chandeliers, plats de quête sont plus rares. Par certaines inscriptions ex-dono, une histoire plus intime et familiale de ces objets resurgit au travers de patronymes locaux, de dédicaces et de dates.

Par une mise en contexte du métier d'orfèvre et une table synoptique des principaux poinçons d'orfèvre, d'essayeur, de contrôle et de titre, qui ont évolué au cours de l'histoire complexe de la Savoie, l'exposition propose un point des connaissances sur l'histoire de l'orfèvrerie régionale. Des documents aussi rares qu' uniques conservés aux Archives départementales de la Savoie : le registre des orfèvres de Savoie (XVIII^e siècle), des procès-verbaux d'attribution de poinçons de maître (période de la Restauration sarde) ou encore la plaque d'insculpation du Département du Mont-Blanc (à partir de 1797) viennent illustrer cet aperçu des recherches qui ont progressé grâce aux travaux d'inventaire menés, soit par le Service régional de l'Inventaire¹, soit dans le cadre de mesures de protection par les Conservateurs des antiquités et objets d'art des départements rhônalpins. En Savoie, La Conservation départementale a ainsi recensé 572 objets protégés au titre des Monuments historiques ou portés au Répertoire départemental et constitué une base de données informatisée.

L'étude de l'orfèvrerie régionale, en particulier celle des productions des anciens États de Savoie, n'avait pas fait l'objet de recherches récentes, hormis sur les bijoux de Savoie. Il faut rappeler les travaux érudits d'Auguste Dufour & Laurent Rabut², ceux d'Augusto Bargoni sur l'orfèvrerie piémontaise³ entre les années Soixante et Quatre-vingt, enfin dans les années Quatre-vingt, les catalogues publiés par A. Cassan⁴ puis par le Musée Savoisien à

l'occasion des expositions temporaires *Art & liturgie au Moyen Âge* en 1977 puis *Orfèvrerie en Savoie*⁵ qui avait traité la question de l'identification des maîtres orfèvres régionaux à partir d'un choix de pièces d'Ancien régime, en 1983.

Philippe Raffaelli et Jean-François Laurenceau

Notes

1. Chalabi Maryannick & Jazé, Chavolin Marie-Reine – « L'orfèvrerie de Lyon et Trévoux du XV^e au XX^e siècle » in *Cahiers du patrimoine*, n° 58, *Dictionnaire des poinçons de l'orfèvrerie française*. – Paris : CNMH, Éditions du patrimoine, 2000, 427 p.
2. Dufour Auguste & Rabut François – « Notes pour servir à l'histoire des Savoyards de divers états, les orfèvres et les produits de l'orfèvrerie en Savoie ».- Chambéry, MDSSHA, tome 24, 1886.
3. Bargoni Augusto – « Marchi degli argenti piemontesi nel secolo XVIII » in BSPABA, nuove serie – anni XVI-XVII, 1962-63, p 99-103.
– « Argenti » in *Catalogo Mostra del Barocco Piemontese*, Estratto dal volume terzo,.- Torino, 1963, p 1-32, tav. 1-71.
– « Tentativo di un elenco degli assaggiatori delle regie zecche sabaudie dal 1529 al 1825 » in BSPABA, anno XIX, 1965, p 119-130, tav. 1-6.
– « Punzonature dell'argento e dell'oro in Piemonte dalla restaurazione all'unità » in *Studi Piemontesi*.- Torino, novembre 1972, vol.I, fasc.2, p 72-77, tav.
– « I punzoni dell'oro e dell'argento in Piemonte durante l'epoca francese (1798-1814) » in *Studi Piemontesi*.- Torino, 1975, p 229-233, tav.
– « Mastri Orafi e Argentieri in Piemonte dal XVII al XIX secolo ».- Torino, 1976.
4. Cassan Claude – « Les orfèvres de Savoie » in la revue *Art et curiosité*, n° 80, septembre 1980, 43 p.
5. Collectif – *Orfèvrerie en Savoie*, catalogue d'exposition, Dominique Richard (commissariat d'exposition), Catherine Arminjon, Augusto Bargoni, Françoise Guichon, Musée savoisien.- Chambéry, 1983, 40 p.

Reliquaire, première moitié du XVII^e siècle, objet mobilier classé Monument historique, commune de Sainte-Foy-Tarentaise.



hautes en couleurs

fresques médiévales des chapelles de Savoie



EXPOSITIONS
DÉPARTEMENTALES

L'exposition *Hautes en couleurs, fresques médiévales des chapelles de Savoie* propose à la Grange batelière de l'abbaye d'Haute-combe, du 20 juin au 21 septembre 2014, un parcours parmi les plus belles peintures murales médiévales de Savoie sous forme de reproductions complètes en haute définition des principaux cycles peints et de panneaux didactiques explicatifs et contextuels.

Destiné au plus large public, l'exposition est une invitation à la découverte des églises et des chapelles des pays de Savoie. Elle offre aux visiteurs quelques clés de lecture pour comprendre le contexte particulier qui a permis à cet art mural de s'enrichir de différentes influences et de se développer, *Deçà et delà-les-Monts*, au cours du Moyen Âge, dans l'aire des anciens États de Savoie.

Du duché de Savoie à la principauté de Piémont et jusqu'au comté de Nice, un art alpin s'est épanoui, en particulier à la fin du Moyen Âge, pour produire des programmes iconographiques adaptés aux préoccupations et aux croyances religieuses des communautés montagnardes attachées aux saints intercesseurs et protecteurs. Le thème majeur de la Passion du Christ répond quant à lui au succès des Mystères et du théâtre religieux dans les vallées et à la place prépondérante de l'imagerie du *Nouveau Testament* dans la Chrétienté de la fin du Moyen Âge.

Ce patrimoine remarquable a été pour l'essentiel protégé au titre des Monuments historiques, en tant qu'immeubles, dès la liste de 1875 pour la basilique Saint-Martin d'Aime puis en tant qu'immeubles par destination dès 1897 pour les chapelles Saint-Sébastien à Lanslevillard et Saint-Antoine à Bessans. L'iconographie chrétienne présente quelques rares thèmes de l'*Ancien Testament* de style roman, souvent très fragmentaires comme les peintures de la Basilique Saint-Martin d'Aime, datées du début du XIII^e siècle, ou de style gothique comme celles de la chapelle Saint-Eustache à Villarolland, Aime, XV^e siècle. D'autres représentent des collèges d'apôtres hélas très fragmentaires comme celles de l'ancienne église Saint-Jean à La Rochette (XV^e siècle), de la chapelle d'Amodon, à Villarodin-Le Bourget, de l'ancienne église de Saint-Pierre-d'Extravache à Bramans (fin XV^e et début du XVI^e siècle). La chapelle d'Hauteville à Hauteluze s'orne quant à elle d'une Vierge de Miséricorde du XV^e siècle. Toutes ces œuvres restent anonymes mais se rattachent aux contextes de production de l'aire alpine hormis les vestiges de peintures murales de la Basilique Saint-Martin qui ont été attribuées au maître anonyme dit du Baptistère de Parme et de la *Mise au tombeau* de la cathédrale de Saint-Jean-de-Maurienne attribuée au maître Antoine de Lonhy, vers 1480 (actif en Savoie et en Piémont vers

1470-1490), une œuvre remarquable par l'emploi de la technique dite des brocards appliqués.

En Savoie, seuls quatre cycles peints quasiment complets sont parvenus jusqu'à nous : la *Passion du Christ* des chapelles Saint-Antoine à Bessans et Saint-Sébastien à Lanslevillard, le *Martyre de saint Sébastien* dans la même chapelle et l'histoire de saint Grat dans la chapelle éponyme à Vulmix, Bourg-Saint-Maurice. Depuis la publication *Fresques et peintures murales de Savoie*¹ en 1988, PREALP (Peintures des régions alpines) un programme transfrontalier d'inventaire et d'étude du corpus alpin a été développé par l'Université Pierre-Mendès-France (CRHIPA, Grenoble) et le CNRS (MSH-Alpes) à partir de 1992². Le recensement des peintures des édifices religieux a été étendu à l'ensemble des décors peints profanes et courtois des régions alpines. L'exposition évoque également les différents aspects techniques de l'art mural et les actions de sauvegarde, de conservation-restauration, menées par le Département de la Savoie en partenariat avec les communes propriétaires et l'État en proposant quelques exemples de chantiers Monuments historiques réalisés récemment par des restauratrices spécialisées.

Philippe Raffaelli

Notes

1. Collectif sous la dir. de Palluel-Guillard André et Peyre Dominique – *Fresques et peintures murales de Savoie*, SSHA-Chambéry: Gemap, 1988, 175 p., illustr.

2. Panetière Sébastien – « Les peintures murales en Savoie au Moyen Âge, un patrimoine riche d'influences » in *La rubrique des patrimoines de Savoie*, n° 11, juin 2003, dossier, p. 13-15 et p. 12, « Le programme PREALP ».

Un nouvel équipement de médiation à la Tour trésorerie

Dans le cadre de la valorisation et de l'ouverture au public du Château des ducs de Savoie, un nouvel équipement didactique a été inauguré le 27 juin dernier dans la grande salle de la Tour trésorerie. Ce mobilier permettra des actions de médiation, d'animer des conférences avec un système de projection et servira de support pédagogique aux visites guidées du château proposées par les guides-conférenciers de la Ville d'art et d'histoire de Chambéry : deux grands retables présentent un jeu de cartes schématiques sur l'évolution historique des anciens États de Savoie, le Risorgimento et le Rattachement de la Savoie à la France, des plans du château, et en grand format, deux des plus anciennes vues du château et de la ville de Chambéry, encore entourée de ses remparts médiévaux aujourd'hui disparus, datées du XVII^e siècle. Une maquette pédagogique sur l'évolution architecturale du château et des supports de médiation compléteront ce mobilier destiné à l'accueil des groupes en visite au château.

Vue de l'exposition
à la Grange Batelière,
Abbaye d'Haute-combe.



réseau entrelacs

musées et maisons thématiques de Savoie

Favoriser les échanges entre les musées et maisons thématiques, rompre l'isolement, accroître la fréquentation en incitant des renvois de visiteurs, instaurer des critères de qualité et professionnaliser les acteurs du patrimoine afin de contribuer au rayonnement culturel des territoires sont autant d'engagements réciproques proposés par le Département de la Savoie aux membres du Réseau des musées et maisons thématiques de Savoie.

Dix ans après sa création, ce réseau d'acteurs professionnels a souhaité se doter d'un nom afin d'être mieux identifié par ses partenaires. Il s'agissait d'affirmer les liens établis par le dispositif départemental entre des sites aux thématiques et aux modes de fonctionnement très différents, parfois éloignés géographiquement les uns des autres mais qui se retrouvent autour de la charte d'engagement et de la démarche de qualité du Réseau. Ce dénominateur commun se devait de cristalliser les échanges entre les sites, qu'ils soient des musées, des maisons thématiques ou encore des centres d'interprétation et qu'ils valorisent le patrimoine culturel ou naturel.

Une dénomination inspirée des « lacs d'amour », symbole de la Maison de Savoie

Le dispositif départemental a adopté la dénomination Réseau entrelacs, musées et maisons thématiques de Savoie à laquelle a été associé le visuel du nœud de huit stylisé. Ce sont les notions de tissage, de lien et de réseau qui motivent le choix des « lacs d'amour », un symbole utilisé dès le XIV^e siècle par Amédée VI. C'est alors qu'il prépare une croisade contre les Turcs¹ que le Comte Vert fonde en 1364² l'ordre de chevalerie du Collier dit du Lacs d'amour³. Le nom rend hommage à sa femme, Bonne de Bourbon, petite-fille du roi de France, qui lui avait donné un bracelet de ses cheveux tressés en entrelacs, symbole des liens indestructibles entre la Savoie et la France⁴. Cet ordre fut transformé en ordre princier à part entière par Amédée VIII qui le dotera de statuts promulgués en 1409 avant d'être profondément remanié par le duc Charles III et renommé en celui de l'Annonciade en 1518⁵. L'insigne du lacs d'amour, conservé, deviendra celui de la Maison de Savoie.

Les nouveaux membres du Réseau entrelacs

Trois sites ont rejoint le dispositif départemental depuis le début de l'année 2014 portant à 25 le nombre d'adhérents au Réseau entrelacs. Il s'agit du Musée Opinel, du Laboratoire souterrain de Modane et de l'Atelier de l'eau.



Un lacs d'amour, détail des stalles de la cathédrale Saint-Jean-Baptiste, Saint-Jean-de-Maurienne, vers 1498.

- Créé en 1989 à Saint-Jean-de-Maurienne, le Musée Opinel retrace l'histoire du célèbre couteau savoyard et de la famille Opinel.
- L'exposition *Petits secrets de l'Univers* du Laboratoire souterrain de Modane aborde la radioactivité et les particules, les rayons cosmiques, les neutrinos et la matière noire et les mystères restant à élucider pour faire progresser la connaissance.
- Situé à Cognin, l'Atelier de l'eau présente de manière historique, scientifique et pédagogique la thématique de l'eau et des énergies renouvelables.

Le guide du Réseau

Parcourez la Savoie au fil des musées et maisons thématiques avec le nouveau guide du Réseau qui présente, de territoire en territoire, les 25 sites membres du Réseau et plus de 80 sites sur le département. Il inclut également un « pass'musée » qui a pour objectif de faire partager au plus grand nombre le patrimoine de la Savoie en proposant des tarifs avantageux.

Disponible depuis le 15 mai, il est distribué dans les offices de tourisme, les hébergements touristiques et les sites membres et partenaires du Réseau entrelacs.

Jérôme Durand

Notes

1. Francesco Cognasso, *Il Conte Verde* (1334-1381), Torino-Milani-Firenze, 1926; Eugene Cox, *The Green Count of Savoy*, Princeton, 1967; Stanislas Cordero de Pamparato, « La dernière campagne d'Amédée VI, comte de Savoie (1382-1383), d'après les comptes des Trésoriers généraux conservés aux Archives de Turin », dans *Revue Savoisienne*, n°18, 43^e année (1902).



ACTUALITÉS
RÉSEAU DES MUSÉES

2. Dino Murator, « Les origines de l'Ordre du Collier de Savoie, dit de l'Annonciade », dans *Archives héraldiques suisses*, 1910; Laurent Ripart, *Du Cygne noir au Collier de Savoie: genèse d'un ordre monarchique de chevalerie (milieu XIV^e-début XV^e siècle)*, dans *L'affermarsi della corte sabauda. Dinastie, poteri, élites in Piemonte e Savoia fra tardo medioevo e prima età moderna*, a cura di Luisa C. Gentile e Paola Bianchi, Torino, Zamorani, 2006.
3. Luisa C. Gentile, *Riti ed emblemi: processi di rappresentazione del potere principesco in area subalpina, XIII-XVI secc.*, Torino, Zamorani, 2008.
4. Samuel Guichenon, *Histoire de Bresse et de Bugey*, Jean Antoine Hugué et Marc Antoine Ravaut, Lyon, 1650.
5. Luigi Cibrario, *Statuts et ordonnances du très noble Ordre de l'Annonciade*, Turin, 1840; Amédée de Foras, *Chevaliers de l'Ordre du Collier de Savoie dit de l'Annonciade appartenant au duché de Savoie de 1362 à 1860, extrait de l'armorial nobiliaire du duché de Savoie*, Grenoble, 1878. Gaudenzio Claretta, *Statuti antichi e statuti recenti dell'ordine supremo della santissima Annunziata*, Turin, 1881.



l'atelier de l'eau

ou l'histoire retrouvée du canal de Cognin et de ses usiniers



ACTUALITÉS
RÉSEAU DES MUSÉES

L'Atelier de l'eau.



Pour donner tout son sens à la conservation et à la valorisation du canal des usines, élément précieux du patrimoine cogneraud, il était apparu intéressant d'envisager la rénovation d'une ancienne « fabrique ». C'est ainsi qu'est née l'idée de réhabiliter la filature Thomas, implantée au cœur de la ville et qui conservait une roue à augets.

L'Atelier de l'eau est un espace à vocation pédagogique qui s'adresse à tous publics et c'est un fabuleux outil de mise à disposition de connaissances historiques, techniques et scientifiques sur le thème de l'eau en général et sur l'utilisation de la force motrice de l'eau en particulier. Même si beaucoup de manipulations ont été conçues en direction des plus jeunes, les adultes peuvent apprendre beaucoup. Outre la fontaine interactive installée dans la cour et ouverte à tous, trois salles se succèdent au premier étage.

Dans la première, l'histoire de la *Canal des Usines* est contée au travers des diverses activités qui se sont succédé, depuis ce lointain 2 mars 1486 où le seigneur de Villeneuve, Jean Chabod de Lesche-

raines, accorda, moyennant redevance, à un certain Simon Vercelotte dit Brûlefers le droit de dériver l'eau de l'Hyères pour actionner son martinet. On découvre ainsi le riche passé industriel de la commune de Cognin. C'est de cette salle que l'on voit le canal, les différentes vannes qui sont actionnées pour diriger l'eau sur la roue et la mettre en mouvement.

L'eau en général et l'utilisation de sa force motrice sont les sujets présentés dans la seconde salle : cycle de l'eau, eau source de vie, eau force motrice, types de moulin, hydroélectricité... sont quelques-uns des thèmes abordés au moyen de panneaux, manipulations, bornes interactives ou audiovisuelles.



Le canal en aval de la prise d'eau.



La salle traitant de l'eau et de l'utilisation de sa force motrice.



Les usines installées sur le canal.

La troisième salle est axée principalement sur les énergies renouvelables dont on parle d'autant plus aujourd'hui que progresse la prise de conscience de la raréfaction des énergies fossiles et des pollutions que leur usage génère. C'est une invitation à la réflexion pour un développement durable.

Au rez-de-chaussée, le moulin à huile de l'ancienne minoterie Berthollet a été installé après sa restauration. Il est mis en mouvement par la roue à augets et on ne se lasse pas de voir s'animer les meules, la presse hydraulique ou le malaxeur du four, mus, comme autrefois, par la roue à augets. On ne peut pas imaginer meilleure illustration de ce qui a été présenté à l'étage. D'autant que d'autres machines ont été installées par les membres de l'association *Cognin Eau Vivante*, créée en 2011 pour venir en appui à l'animatrice communale : une dynamo

produisant de l'électricité ou faisant tourner un ventilateur, un métier à tisser mécanique ou encore la maquette d'une scie battante.

La pièce contiguë à cette salle des machines peut recevoir des expositions temporaires. D'une manière permanente, on y trouve l'exposition réalisée par le *Groupe de Recherches et d'Études Historiques de Cognin* (GREHC). Au côté de la vitrine des poteries Schlibs, établies le long du canal, sept panneaux privilégiant l'iconographie évoquent ce qui fut, jusqu'au milieu du siècle dernier, une zone industrielle florissante du Pont Saint-Charles au Pont-Vieux et au-delà dans le quartier de la Revériaz, sur près de cinq kilomètres. Au fil de l'eau et du temps, se sont succédé minoteries, tanneries, filature, soierie, fabrique de draps, cimenterie... sans oublier la célèbre coutellerie Opinel.

L'exiguïté du site entravant son développement et la concurrence d'unités de production plus vastes ont sonné le glas de ces manufactures devenues industries, ou provoqué leur délocalisation en des lieux mieux adaptés. C'est alors qu'un vaste pro-

gramme de réhabilitation des friches a été engagé par la commune. La minoterie Carrel a été réhabilitée en 21 logements sociaux, la filature Thomas est devenue *l'Atelier de l'eau*, l'usine Campagnolo, spécialiste des dérailleurs, a laissé la place au *Canal des arts* où se retrouvent de nombreuses associations culturelles. L'ancienne soierie Champenois, rachetée au début des années 1950 par la famille Solidoro a été démolie. À son emplacement, 72 logements en accession ont été construits. Toutes ces opérations se sont accompagnées de la réalisation de promenades le long du canal que l'on pourra un jour parcourir de la prise d'eau jusqu'au Pont-Vieux.

Quant à la fontaine interactive, accessible à tous de manière permanente, elle permet aux plus jeunes de manipuler les vannes pour actionner différents types de roues et surtout d'expérimenter des moulins de leur fabrication. Là encore, c'est pour eux, sous le regard attendri des parents, une belle « leçon de choses » pour passer de la théorie à la pratique !

Avec *l'Atelier de l'eau*, Cognin offre à un large public la possibilité de comprendre comment les hommes ont su domestiquer l'eau pour la mettre à son service. C'est un outil de divulgation de la culture scientifique et technique en hommage à l'ingéniosité des générations qui nous ont précédés. Mais c'est aussi un instrument de compréhension du monde actuel, de ses enjeux et notamment celui de préserver notre planète pour sauver l'Humanité. Alors, n'en manquez pas la visite !

Claude Vallier

Infos pratiques

L'Atelier de l'eau vous accueille

En période scolaire

VISITES DE SCOLAIRES OU GROUPES
Lundi, jeudi matin, vendredi après-midi et samedi après-midi.

VISITES POUR LES INDIVIDUELS

Le samedi de 15h à 17h.

En périodes de vacances (zone B)

VISITES DE GROUPES ET INDIVIDUELS

Du lundi au jeudi de 14h à 17h

le vendredi de 13h30 à 16h30

le samedi de 15h à 17h.

Des visites avec ateliers pédagogiques sont proposées pour les scolaires et les groupes.

Contact

Tél. 04 79 33 06 92

atelierdeleau@cognin.fr

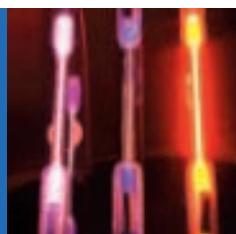
www.cognin.fr/992-l-atelier-de-l-eau.htm



La fontaine pédagogique.

les petits secrets de l'univers

espace de médiation des savoirs scientifiques



ACTUALITÉS
RÉSEAU DES MUSÉES

Si vous traversez les Alpes par le tunnel du Fréjus, vous allez passer sans vous en rendre compte devant la porte du Laboratoire Souterrain de Modane (LSM), laboratoire du CNRS (Centre National de la Recherche Scientifique) et du CEA (Commissariat à l'Énergie Atomique et aux Énergies Alternatives). Le but est de se protéger du rayonnement cosmique sous 1700 mètres de roche pour rechercher des phénomènes physiques extrêmement rares. Créé au début des années 1980, le LSM mène des recherches sur les astroparticules, la physique des particules, les sciences de l'environnement, la biologie et la micro-électronique. L'exposition *Petits Secrets de l'Univers*, située dans le Carré Sciences, bâtiment de surface du laboratoire souterrain de Modane, fait partager au plus grand nombre la passion des sciences.

Une introduction spectaculaire avec le cosmophone

Émis par le soleil et des phénomènes astrophysiques dans l'univers, les rayons cosmiques voyagent dans le cosmos et bombardent la Terre en permanence. Le cosmophone transforme leur signal en sons, on peut ainsi écouter la mélodie de l'univers !

Dans cette exposition on apprend ou on redécouvre que nous sommes nous-mêmes radioactifs et même que beaucoup de choses qui nous entourent sont naturellement radioactives !

On y trouve aussi des expériences ayant conduit aux découvertes cruciales sur la radioactivité et les particules : tubes de Geissler Plücker, rayons X, découvertes d'Henri Becquerel et Marie Curie.

La chambre à brouillard ou quand la radioactivité devient de l'art...

Dans la *chambre à brouillard*, on peut voir le fabuleux spectacle des traces de radioactivité dans un brouillard d'alcool. C'est un des rares moyens de pouvoir visualiser les désintégrations radioactives grâce à la trace blanche laissée par leur passage... comme un avion dans le ciel !

Comprendre le neutrino, découvrir la composition de l'univers avec la matière noire mais aussi participer à l'étude de l'évolution du climat, les principales recherches menées au laboratoire sont présentées au sein de l'exposition.

Charlotte Riccio



La chambre à brouillard.



Exposition *Petits secrets de l'univers*.

Infos pratiques

Carré Sciences LSM

1125 route de Bardonnèche - 73500 Modane
Ouvert l'après-midi du lundi au vendredi
04 79 05 22 57 - www.lsm.fr/expo.htm
Entrée libre - Accès PMR
Compréhension à partir 9 ans



Expériences historiques.



Une petite expo riche en infos !

le musée Opinel

l'histoire du couteau savoyard

En 1890, Joseph Opinel était taillandier à Albiez-le-Vieux, petite commune près de Saint-Jean-de-Maurienne en Savoie. Avec son père, il forgeait les outils dont se servaient les paysans d'alentours et déjà on venait de loin pour acheter les haches, serpes et serpettes réputées qui sortaient de ce petit atelier familial.

Or, ce rude savoyard fabriquait pour quelques amis des couteaux de poche, simples, robustes, et bon marché. Ces couteaux avaient tant de succès, qu'un jour Joseph Opinel décida d'entreprendre la fabrication de manière plus importante et installa son entreprise dans les faubourgs de Chambéry.

Plus de cent-vingt ans après, le fameux couteau Opinel, à la marque *La Main Couronnée*, est diffusé sur tous les continents. Il est présent au Musée d'Art Moderne de New York et en 1985, Le Victoria et Albert Museum de Londres le sélectionnent dans *The good design guide*, recueil des 100 plus beaux produits du monde !

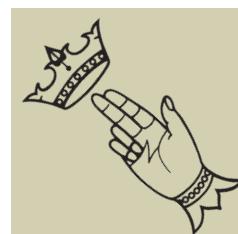
Depuis le 10 juillet 1989, le couteau Opinel a aussi un musée qui lui est entièrement dédié à Saint-Jean-de-Maurienne. Installé dans l'ancienne coutellerie de Jean Opinel, frère cadet de Joseph, *Le Musée Opinel* fête son 25^e anniversaire en 2014. D'importants travaux d'agrandissement et de rénovation ont eu lieu en 2013 afin de donner une seconde jeunesse à ce musée qui est dirigé par Jacques et Maxime Opinel, descendants de l'illustre famille. L'extérieur du bâtiment mais aussi l'aménagement intérieur et la scénographie ont été revus afin de mieux présenter l'histoire passionnante de ce couteau.



L'entrée au musée est toujours gratuite et la visite se fait de manière chronologique. Vous commencerez par plonger dans les origines de la famille Opinel et découvrirez le fabuleux personnage qu'était Joseph Opinel, l'inventeur du fameux couteau. D'ailleurs, l'un de ses premiers couteaux datant de 1890 est exposé dans cette partie.

Le cheminement se poursuit dans l'ancienne forge, un atelier des années 1930 qui a fonctionné jusqu'en 1974. L'immersion dans cette ambiance est magnifiée par le bruit des moteurs et des cour-

Joseph Opinel (1872-1960),
inventeur du fameux
couteau Opinel.



ACTUALITÉS
RÉSEAU DES MUSÉES

roies qui servaient à actionner le martinet ou le marteau à engrenages et par l'odeur du charbon de forge qui embaume encore l'atmosphère.

Vous quitterez ensuite la forge pour accéder à l'extension nouvellement construite qui aborde l'histoire plus récente d'Opinel, sur le plan industriel, commercial et culturel. La fabrication des différents composants de l'Opinel (le manche, la lame et le virobloc) est évoquée par des panneaux, films et photos.

Un espace participatif en forme de virole géante de 4 mètres de diamètre sert de livre d'or aux visiteurs qui veulent laisser un témoignage.

Pour terminer la visite, vous vous installerez dans une salle vidéo dans laquelle est projeté un film tourné dans les ateliers actuels de Chambéry. L'usine ne se visite pas mais grâce à la vidéo vous pourrez tout de même avoir un aperçu des machines de haute technologie qui sont utilisées aujourd'hui pour la fabrication d'un couteau dont la forme n'a pas changé depuis 124 ans.

Avant la sortie, un magasin nouvellement aménagé permet de se procurer avantageusement tous les articles de la gamme, également disponibles par correspondance et par vente en ligne.

Maxime Opinel



La scénographie rénovée du musée Opinel à Saint-Jean-de-Maurienne.

Infos pratiques

Musée Opinel

25 rue Jean-Jaurès, 73300 Saint-Jean-de-Maurienne
Tél. 04 79 64 04 78 / info@opinel-musee.com
www.opinel-musee.com

Entrée gratuite

Offre groupe – visite commentée en compagnie de Jacques ou Maxime Opinel à partir de 20 pers., sur réservation (1€/pers).

Entièrement accessible aux personnes handicapées (visite, boutique et toilette) et de plain-pied.

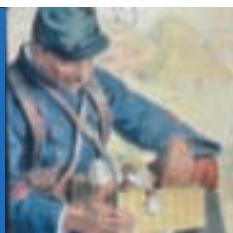
Ouverture toute l'année
du lundi au samedi (9h-12h / 14h-19h)

Fermeture dimanche et jours fériés

Été – ouvert 7j/7 du 15 juillet au 31 août, non-stop de 9h à 19h.

centenaire de la Première Guerre mondiale

les Archives en première ligne



ARCHIVES
DÉPARTEMENTALES

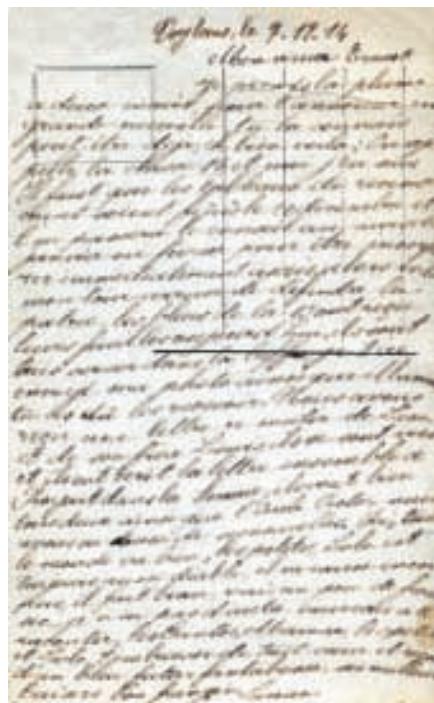
En novembre 2013, les Archives départementales de la Savoie ont invité les Savoyards à transmettre leurs souvenirs de la Grande Guerre à travers une opération d'envergure internationale: la *Grande Collecte Europeana 1914-1918*. Il s'agissait d'un appel aux détenteurs d'objets de la Première Guerre mondiale à venir déposer leurs souvenirs et leur histoire dans la bibliothèque numérique de la Commission européenne. Ce jour-là, nombre de personnes sont venues avec des lettres et des cartes échangées entre les poilus et leur famille, avec des journaux intimes, des photos du glorieux ancêtre ou de sa veuve, des médailles parfois posthumes, des objets réalisés dans les tranchées entre deux assauts, le casque troué auquel le poilu a survécu... Certains connaissaient l'histoire fami-

liale et ont pu la transmettre; d'autres venaient avec des bribes et des questions.

Les documents prêtés – parfois donnés – ont été numérisés et mis en ligne sur le site dédié: www.europeana1914-1918.eu/fr

Les documents recueillis à cette occasion permettent de donner une voix et un visage aux hommes et aux femmes qui ont vécu ces années de guerre. Ils rendent compte de la manière dont les événements ont été appréhendés et complètent la vision plus administrative qui est celle offerte par les fonds des Archives départementales.

Les documents conservés par les Archives départementales sont en majorité des fonds d'archives publiques, émanant des services et administrations de l'État. Au premier rang de ces fonds, se trouve celui du cabinet du Préfet (les sous-séries 9M à 11M du cadre de classement des Archives départementales), qui contient en particulier des documents concernant les questions d'ordre et de sécurité publique, les questions relatives au ravitaillement et au soutien des familles de soldats, le recensement des tués et les monuments aux morts, les décorations et médailles. Les archives des autres services de la Préfecture, qui ont eût à gérer les dossiers de cette période, sont pour l'essentiel répartis entre la série des affaires militaires et organismes de temps de guerre (série R), avec notamment l'ensemble des registres de matricule militaire



Carte postale, appel de la classe 16 sous les drapeaux, Voglsang, 7 décembre 1914.



107^e Régiment territorial d'infanterie, sous-officiers, 18^e Compagnie, Albertville. A. Détraz fils.



Carte postale, souvenir des tranchées, Emma, 1915.

Maquette réalisée par un Poilu.



3^e Compagnie – 2^e Peloton,
51^e Bataillon de Chasseurs alpins, Anney (1914-1919).
Les Chasseurs au pied du monument
à Émile-Justin Menier à Noisiel (Seine-et-Marne).



et la série Assistance et prévoyance (série X) pour les questions liées aux hôpitaux militaires, aux soins des blessés et à l'accueil des permissionnaires. D'autres fonds peuvent également être évoqués : les rapports du Préfet (sous-série 2N) ; les statistiques, notamment les statistiques de production agricole (sous-série 27M) ; les dossiers de la tutelle exercée par le Préfet sur les communes (sous-série 2O) qui documentent les monuments aux morts ; les fonds des sous-préfectures ; les fonds des Ponts-et-Chaussées (sous-série SPC).

Au sein de cette abondante matière administrative, se trouvent des séries d'affiches et de placards d'information, à diffusion nationale ou locale. C'est là que l'on trouve l'ordre de mobilisation générale du 2 août 1914, les avis à la population sur des sujets variés (mobilisation des travailleurs, surveillance des étrangers, journée du poilu...), les appels à l'emprunt pour financer la guerre... Cette source, qui couvre un large spectre thématique pour l'ensemble de la période de la guerre et présente une variété de forme (texte, illustration) et de provenance (Président de la République, Préfet, Maire, autorités militaires, services des affaires économiques...), constitue une matière première de choix pour aborder le conflit, envisager l'événement dans sa globalité et appréhender la manière dont la guerre s'est progressivement installée dans toute la société. Il ne s'agit pas de se focaliser seule-

ment sur le point de départ, 1914, mais de suivre le conflit et ses répercussions au fil du temps. Les Archives départementales ont donc conçu une exposition évolutive, suivant les années de guerre. Les premiers panneaux évoquent *La Savoie entre en guerre, 1914-1915*. Ils seront présentés aux Archives départementales du 20 septembre au 17 octobre 2014 et deviendront ensuite itinérants, au gré des demandes des collectivités et des collèges du département. D'autres panneaux suivront pour poursuivre la présentation des différents aspects de la Première Guerre mondiale et ses répercussions. Cette exposition est conçue pour offrir à tout un chacun une vision d'une période bien particulière de notre histoire mais elle ne permet pas d'entendre la voix de celles et ceux qui l'ont vécue. Aussi les Archives départementales ont-elles conçu un projet culturel complémentaire. Au cours de l'année 2013, les archivistes ont sélectionné des documents évocateurs de la Première Guerre mondiale. Ils ont également sélectionné une troupe de théâtre, la compagnie Autochtone, qui a pour mission de mettre les documents en voix. À l'occasion des Journées Européennes du Patrimoine, les 20 et 21 septembre prochains, des lectures d'archives seront données aux Archives départementales, pour illustrer le début de la guerre : « Les Archives partent en guerre, 1914-1916 ». D'autres séances sont programmées au

Musée savoisien et au Château des ducs de Savoie (dans la Tour trésorerie) au cours de l'automne. Afin que ces voix portent durablement, il est prévu que la compagnie Autochtone puisse être sollicitée pour présenter ces lectures d'archives à d'autres occasions et dans d'autres cadres.

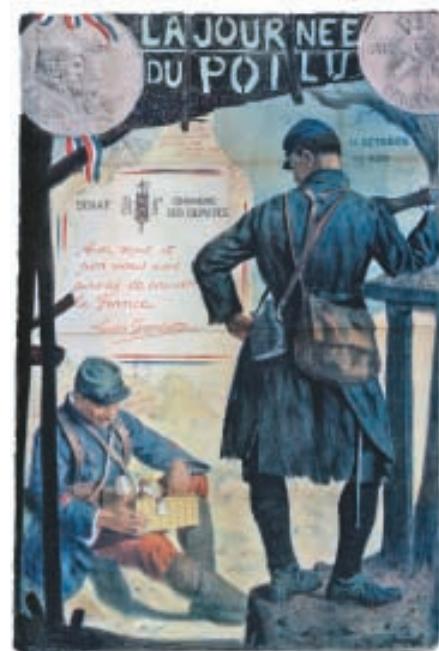
Enfin, c'est sous un angle pédagogique que les Archives départementales ont également envisagé leur programmation culturelle autour du centenaire de la Première Guerre mondiale. Là encore, l'optique choisie est de suivre le fil de l'histoire et de dérouler un projet sur les quatre années du conflit. Dans une perspective de passeurs de mémoire, le service éducatif et le service du public des Archives départementales ont conçu une série de dossiers pédagogiques pour les enseignants et les élèves – mais accessibles aussi à tous ceux qui voudront y trouver des références et des connaissances. Le premier d'entre eux, « Été 1914, la Savoie entre en guerre », présente comment la société savoyarde est entrée en guerre et comment l'annonce de cette guerre a été faite ; le thème privilégié est la communication et les moyens utilisés pour faire passer l'information. Ce dossier sera envoyé à tous les collèges du département, dans les premiers jours de septembre 2014.

L'ensemble de ces projets a été présenté au Comité départemental du Centenaire et a reçu le label Centenaire de la Mission du Centenaire.

Sylvie Claus,
Emmanuelle Combet
et Lucile Guesdon

Note

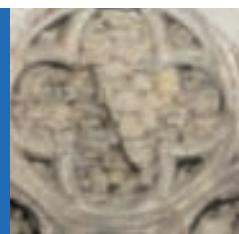
1. Sur cette période, les archives privées (séries F et J du cadre de classement des Archives départementales) à consulter en priorité sont celles du commandant Drevon, du chanoine Bernard Secret, d'Henri Bordeaux, des paroisses du diocèse de Chambéry et des entreprises (Paul Girod, Atochem, Pechiney).



La journée du Poilu.

abbaye d'Hautecombe

une première approche archéologique



ARCHÉOLOGIE

Édifice majeur dans l'histoire de la Savoie, l'abbaye d'Hautecombe est également l'une des mieux conservées du département. Malgré les grands travaux effectués aux XVIII^e et XIX^e siècles qui lui confèrent son aspect actuel, l'abbaye conserve quelques vestiges médiévaux, notamment dans l'église et au niveau des combles où subsiste encore un décor peint du XIII^e siècle, qui lui ont valu d'être classée Monument historique en 1875.

L'abbaye doit sa naissance à des moines bénédictins de l'abbaye d'Aulps venus s'installer sur la rive opposée du lac dans le premier quart du XII^e siècle. Ils adoptent quelques décennies plus tard la réforme de Cîteaux suite de la visite du cistercien saint Bernard et s'installent à l'emplacement actuel de l'abbaye sur une éminence de la rive occidentale du lac du Bourget [fig. 1], terre offerte par les Princes de Savoie.

L'abbaye n'avait jusqu'à présent fait l'objet d'aucune étude archéologique et les interprétations sur son évolution architecturale restaient hypothétiques. Dans la perspective d'une restauration de l'ensemble de la couverture et de la charpente de

l'abbaye ainsi que d'un réaménagement du comble, des travaux ont été entrepris par la Fondation d'Hautecombe, propriétaire du site, touchant notamment l'église abbatiale. Les travaux envisagés nécessitaient une intervention archéologique du bâti préalablement au commencement des travaux afin de sauvegarder les informations indispensables à la compréhension de l'église et des articulations autour de celle-ci. Elle devait également entamer une démarche de sauvegarde et d'enregistrement du décor peint encore conservé sous les combles de l'église et mis à mal par le temps [fig. 2].

La construction primitive romane

L'église abbatiale, comme le cloître primitif, remonterait à la seconde moitié du XII^e siècle et sa construction serait attribuée au comte de Savoie Humbert III (1148-1189), probablement peu de temps après l'installation des moines cisterciens. De cette église médiévale, subsistent le pignon de façade occidentale et quelques lambeaux de murs conservés au niveau des combles caractérisés par une mise en œuvre très soignée des parements, en petit appareil de molasse. Les vestiges conservés ne permettent cependant pas d'en restituer l'ensemble. Nous pouvons néanmoins affirmer avec certitude que l'édifice primitif était composé d'un vaisseau central et de bas-côtés couverts d'une toiture à deux pans [fig. 3 et 4].

L'aménagement d'une voûte en berceau et d'un décor peint

L'abbaye se développe rapidement au XIII^e siècle et reçoit de nombreuses donations. Ce rayonnement amène les moines à engager une seconde campagne de travaux. L'ensemble des murs de l'église est rehaussé afin de recevoir les charges d'une voûte en berceau plein cintre, très vraisemblablement en bois et intégrée à une charpente à chevrons-formant-fermes* [fig. 3 et 4]. Cette hypothèse est confortée par le faible espace restitué entre la limite inférieure de la voûte, observée dans

l'empreinte d'un enduit, et la couverture. La présence de voûtes maçonnées dans les édifices majeurs du XII^e siècle a fortement contribué en tant que modèles à la diffusion de cette nouvelle forme de couverture des vaisseaux dans les constructions plus modestes. Néanmoins, les contraintes techniques ainsi que les choix effectués en fonction de la disponibilité des matériaux au niveau local ont incité les constructeurs à édifier des voûtes en bois, intégrées dans la charpente du comble. La voûte en berceau de l'église abbatiale d'Hautecombe était probablement portée par des poutres sablières* ou des corniches en pierre insérées dans les murs de la nef, scandés à intervalles réguliers de logements pour l'insertion d'aiseliers* et le support d'entrants*. Nous ne savons si cette voûte était lambrissée et décorée. Pour les bas-côtés, aucun élément ne permet de supposer qu'ils étaient également voûtés, peut-être étaient-ils simplement planchéiés. Toutefois, des jambes de force étaient aménagées dans chacun des murs de la nef permettant ainsi le maintien de la charpente. Probablement à la fin du XIII^e siècle, une grande campagne de décoration est réalisée sur la façade de l'église [fig. 2 et 5]. Des rinceaux végétaux aux tons ocre, rouge et jaune, soulignés de bandes noires se déploient autour d'un décor de faux-joints. Ces rinceaux, également soulignés de tracés noirs, sont caractérisés par des tiges empâtées et non grêles comme on peut en voir aux XV^e et XVI^e siècles. Ces caractéristiques semblent peu communes en Rhône-Alpes. Elles rappellent le réseau de rinceaux gras et souples s'épanouissant en larges fleurs couvrant très partiellement la chapelle de l'ancien logis abbatial de Moissac, dans le Tarn et Garonne, daté de la fin du XII^e siècle. Le faux-appareil est caractérisé par l'utilisation de doubles bandes blanches délimitant des modules de couleur rouge, parfois jaune. Des décors similaires datés du XIV^e siècle ont été identifiés en Aquitaine, d'autres dans le canton de Vaud en Suisse ont été datés du XIII^e siècle.



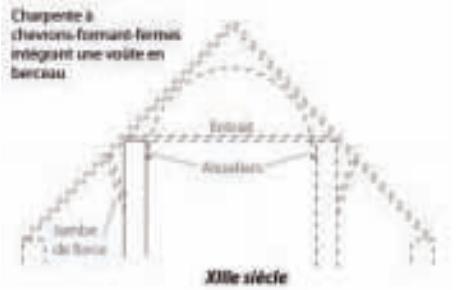
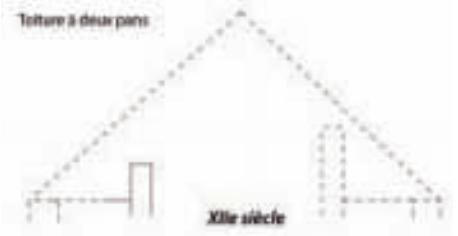
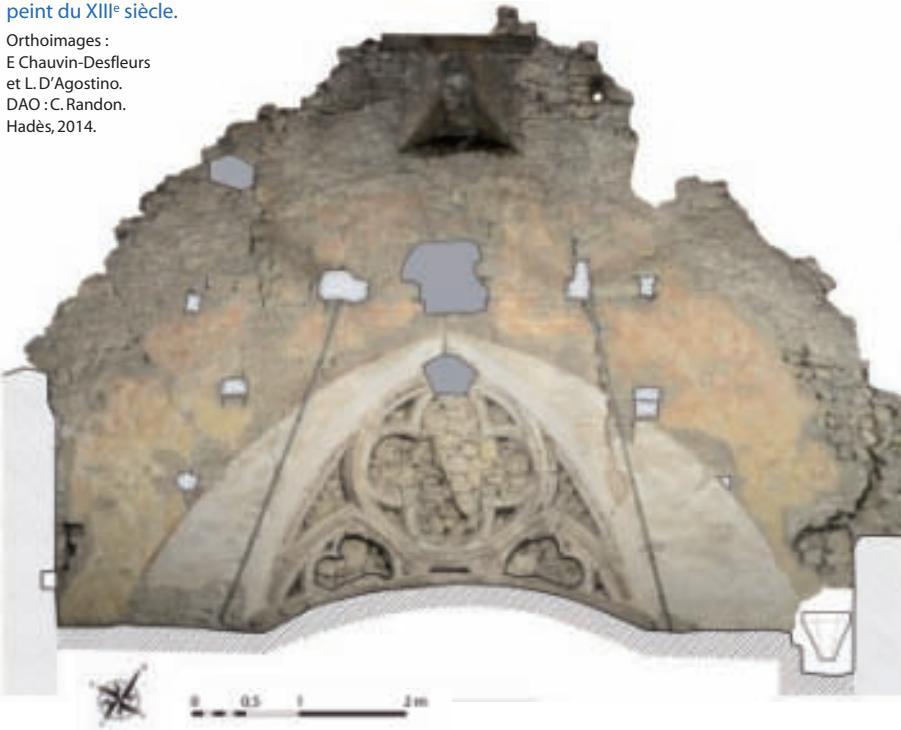
Fig. 1. Vue d'ensemble de l'abbaye depuis le belvédère d'Ontex.



Fig. 5. Détail du décor peint du XIII^e siècle.

Fig. 2. Relevé du pignon de façade occidentale de l'église et du décor peint du XIII^e siècle.

Orthoimages :
E Chauvin-Desfleurs
et L.D'Agostino.
DAO : C.Randon.
Hadès, 2014.



DAO : C.Randon.
Hadès, 2014.

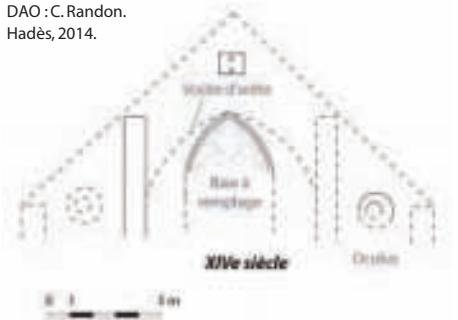


Fig. 3. Relevé du pignon de façade occidentale. Phasage chronologique.

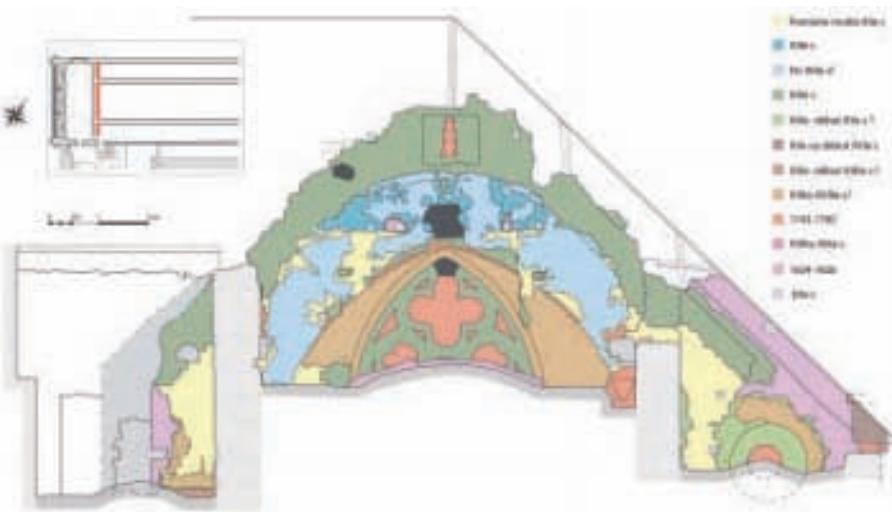


Fig. 4. Restitution des différents états de construction de l'église.

mauvaise gestion administrative par les abbés commendataires. Il faut attendre la seconde moitié du XVIII^e siècle pour voir entreprendre de vastes travaux de restauration et de construction. À la demande du roi Charles-Emmanuel III (1730-1773), une salle d'archive est édifiée à l'étage supérieur de la chapelle, sans toutefois savoir si elle remplace une construction antérieure. Mais l'abbaye est de nouveau mise à mal par les ravages de la Révolution, dépecée, puis saisie et vendue. Transformée en faïencerie, l'église sera reconstruite dans un style néogothique flamboyant entre 1824 et 1826, grâce à la volonté du roi Charles-Félix (1821-1831) et de l'architecte Ernest Melano. Des moines s'installèrent à nouveau et en 1992, c'est la Communauté du Chemin Neuf qui reprendra le flambeau.

Cécile Randon

Mise en lumière de la période gothique

XIV^e – XV^e siècles

L'implication de la Maison de Savoie dans la vie de l'abbaye amènera ses membres à s'y faire inhumer, et à financer des projets de construction comme la chapelle des Princes, située entre le transept et le chevet de l'église, et édifiée par le comte Aymon entre 1331 et 1342 afin d'y rassembler les sépultures de sa famille. Une large baie à remplage composé d'un grand oculus* quadrilobé surmontant deux lancettes* à oculi quadrilobés, et rappelant les baies de la chapelle des Princes, est ouverte en façade. Une voûte d'arête remplace la voûte en berceau plein cintre et engendre un nouveau rehaussement de l'ensemble des murs de l'église. Des oculi sont ensuite ouverts sur les bas-côtés ainsi qu'un probable système d'arcades dans le mur nord de la nef, afin de permettre à la lumière

de pénétrer dans le vaisseau central [fig. 3 et 4]. Peut-être y avait-il également une tribune.

D'importants travaux sont réalisés entre 1425 et 1437 par l'abbé Jacques de Moyria avec la reconstruction du cloître. Les bâtiments actuels conservent encore aujourd'hui la galerie ouest dans son état du XV^e siècle, couverte d'une voûte sur croisée d'ogive soutenue par des colonnettes aux chapiteaux sculptés de motifs végétaux.

Entre abandon et restructurations

De nouveaux aménagements d'ampleur interviennent peu avant 1519 avec la construction de la chapelle d'Estavayer juxtaposée à la façade primitive de l'église. Le plan de l'église ainsi que son accès en seront modifiés.

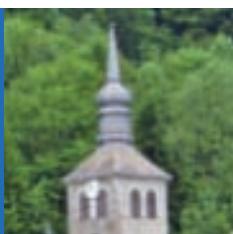
Mise en commende* peu avant 1444, le déclin de l'abbaye se fait ressentir au XVII^e siècle suite à une

Glossaire

- Charpente à chevrons-formants-fermes – dans cette charpente, une même poutre joue le rôle d'arbalétrier, pièce de ferme, et de chevron, pièce de la couverture.
- Sablière – poutre maîtresse horizontale posée sur l'épaisseur d'un mur, dans le même plan que celui-ci.
- Aisselier – poutre verticale soulageant une poutre horizontale (entrait).
- Entrait – poutre placée horizontalement entre les fermes d'une charpente ayant pour fonction d'empêcher l'écartement de la structure.
- Oculus – ouverture de forme circulaire.
- Lancette – dans une fenêtre gothique, compartiment de forme allongée et surmonté d'un arc.
- Mise en commende – administration d'une abbaye ou d'un prieuré gérée par un ecclésiastique ou un laïc, percevant les revenus de l'établissement sans avoir d'autorité sur la discipline intérieure des moines.

PHENIX, Renaissance des patrimoines

un projet européen pour la conservation et la réappropriation de biens patrimoniaux



ARCHÉOLOGIE

Les bâtiments de l'ancienne abbaye de Sixt, fondée au milieu du XII^e siècle dans le Haut Faucigny, font l'objet de l'attention de nombreux acteurs, s'attachant à leur histoire et à leur conservation et œuvrant à l'émergence d'un projet culturel et environnemental susceptible de les faire revivre.

Le projet PHENIX, *Renaissance des patrimoines* est un projet de coopération transfrontalière franco-italien, d'une durée de deux ans (2013-2014), dont le Conseil général de la Haute-Savoie est chef de file. Les partenaires de ce projet sont, pour l'Italie, la Région Autonome de la Vallée d'Aoste et la commune d'Arnad et, pour la France, la commune de Sixt-Fer-à-Cheval. Le projet prévoit la conservation de deux sites patrimoniaux – l'ensemble abbatial de Sixt à Sixt-Fer-à-Cheval et le château Vallaise à Arnad – et leur réappropriation par les populations locales. Il ambitionne également de lancer une dynamique de développement territorial. Cette dynamique passe par la mise en place de nouveaux modes de gestion en vue de la définition d'un projet culturel, touristique et environnemental durable pour chacun de ces sites. Elle prône également la connaissance préalable de l'histoire d'un site et de son milieu avant qu'il ne fasse l'objet d'un projet de valorisation.

PHENIX, *Renaissance des patrimoines* a permis de conduire sur certains bâtiments de l'abbaye de Sixt une série d'études et de travaux. L'ancien grenier abbatial, converti en école après 1860 et propriété communale, a été aménagé pour recevoir la

maison de la montagne (Office de tourisme, bureau des guides, École de Ski Français). Le logis abbatial, propriété départementale, a pu faire l'objet de travaux de restauration des façades avec le remplacement de l'ancien crépi au ciment réalisé au XX^e siècle (nuisible à la conservation des maçonneries anciennes) par un enduit à la chaux. De la même manière, un drainage périphérique a permis de contribuer à l'assainissement du bâtiment. Tous ces travaux ont fait l'objet d'un suivi archéologique, car ils ont offert l'opportunité d'observer les évolutions des maçonneries de ces bâtiments, masquées par les enduits. C'est ainsi que la connaissance de leur développement historique a pu être améliorée. Les études archéologiques se sont largement appuyées sur des campagnes de relevés tridimensionnels. Enfin, une étude historique sur les relations des communautés religieuse et laïque de Sixt à leur environnement et une prospection archéologique sur les franchissements anciens de la montagne contribuent à documenter la gestion du milieu montagnard sizeret depuis l'époque médiévale.

Le projet européen PHENIX, *Renaissance des patrimoines* permet de réfléchir à un projet de réhabilitation et de valorisation de l'ensemble abbatial de Sixt: afin d'aboutir à l'écriture du futur « centre d'interprétation » à visée environnementale, touristique et culturelle qu'accueillerait le logis abbatial, une méthodologie de travail a été mise en place à travers la création de quatre groupes de travail – « culture et environnement », « architecture et archéologie », « gestion durable » et « réappropriation locale ». Les trois premiers groupes sont constitués de techniciens et spécialistes qui confrontent leurs expertises et mettent en commun leurs connaissances en matière d'environnement, d'histoire, d'archéologie et d'architecture mais aussi de gestion et de management de structures cultu-



Réunion plénière dans le cadre du projet PHENIX, *Renaissance des patrimoines*, tenue à la chartreuse de Mélan (Taninges), le 27 mai 2014.



L'ensemble abbatial de Sixt (le grenier-école à gauche et le logis échafaudé à droite) en août 2013.

Les JEP à l'abbaye de Sixt

A l'occasion des Journées Européennes du Patrimoine, des visites guidées du bourg et des abords du Giffre seront organisées par les agents du Service Archéologie et Patrimoine bâti du Conseil général de la Haute-Savoie en lien avec les Guides du Patrimoine des Pays de Savoie.

Horaires des visites

Samedi à 14h et 16h.

Dimanche à 10h, 14h et 16h.

Les départs se feront place du Tilleul, devant l'Office de tourisme.

Plus de renseignements auprès de l'Office de tourisme de Sixt-Fer-à-Cheval 04 50 34 49 36.

relles. Le quatrième est un groupe participatif regroupant les habitants de Sixt-Fer-à-Cheval et animé par l'association Empreintes 74. Il s'agit d'associer la population aux réflexions dans le cadre d'une concertation : un avis et une implication leur sont demandés. Ils ont pour objectif d'identifier les caractéristiques propres à Sixt-Fer-à-Cheval tant au niveau des modes de vie que des aspects environnementaux, paysagers et économiques qui font la spécificité du territoire et d'en recueillir l'expression par différents moyens de collecte et d'en concevoir la restitution et la valorisation.

Chaque groupe s'est déjà réuni à plusieurs reprises et une séance plénière en présence de tous les membres, d'habitants de Sixt-Fer-à-Cheval et des communes alentour, d'élus locaux (maires et conseillers généraux) ainsi que des partenaires italiens de la Région autonome de la Vallée d'Aoste a été organisée le 27 mai dernier à la Chartreuse de Mélan à Taninges. Cette rencontre a été l'occasion de restituer les premiers travaux des groupes de travail et de présenter l'état d'avancement des réflexions dans une logique d'échange et de concertation. L'objectif ultime de cette démarche est d'aboutir, à l'issue du projet, à l'écriture de propositions concrètes pour le futur projet de l'abbaye.

Pour animer et faire émerger cette démarche participative, les acteurs du projet ont également conçu et mis en place un site internet trilingue (français, italien et anglais). Cet outil, accessible à l'adresse www.phenix-renaisancedespatrimones.fr a pour objectif d'informer sur la progression du projet et de ses actions de part et d'autre de la frontière, de diffuser la connaissance acquise, d'échanger et de débattre via le forum de discussions.

Christophe Guffond et Claire Roset

La grotte du Baré à Onnion est désormais fermée

Depuis le 24 octobre 2013, une grille condamne l'accès à la grotte du Baré, située dans le massif du Rocher Blanc sur la commune d'Onnion en Haute-Savoie. Il a fallu en effet se résoudre à fermer cette grotte afin de protéger du pillage ce site préhistorique qui a livré les plus anciennes traces d'occupations humaines au nord des Alpes françaises. Ces vestiges couvrent une période située entre 40 000 et 20 000 ans avant notre ère, correspondant à une période qui voit les Alpes se désenglacier ce qui permet à l'Homme de Néandertal et à certains animaux comme l'ours et le lion des cavernes de s'introduire dans cette grotte afin d'y chercher abri en périodes de chasse pour les uns ou d'hibernation pour le grand plantigrade. L'irrespect de quelques-uns que l'on peut qualifier ici de vandalisme, au vu des dégâts irréparables causés à ce patrimoine, a un coût - près de 12 000 € - pris en charge à 60 % par la Communauté de Communes des 4 Rivières et à 40 % par le Conseil Général de la Haute-Savoie ; les travaux, confiés à l'entreprise Bauges Aventures, ont nécessité 3 jours de travail et l'héliportage des matériaux, la grotte étant perchée dans une barre rocheuse difficilement accessible avec du matériel lourd et encombrant. Seules les chauves-souris pourront désormais pénétrer dans cette grotte mais également quelques archéologues agréés par le ministère de la Culture et de la Communication ou encore des scientifiques agréés par le ministère de l'Ecologie, du Développement durable et de l'Énergie.

Joël Serralongue



risque sismique et bâti existant en Savoie¹

vers une méthode d'analyse patrimoniale ?



ARCHITECTURE & PATRIMOINE

La Savoie est confrontée au problème de la sauvegarde de son patrimoine bâti face aux séismes. Dans le cadre de ma thèse de doctorat (LMT-ENS Cachan, secteur Génie Civil / GSA-ENSA Malaquais), je cherche à mettre en place une méthode d'analyse hiérarchisée qui permette en premier lieu de fournir une évaluation de la vulnérabilité sismique de tout un patrimoine. Deux articles exposeront ce travail : dans celui-ci nous décrivons le contexte savoyard, les risques courus et le patrimoine cultuel baroque sur lequel nous avons choisi de nous concentrer ; dans le second, nous présenterons les diverses techniques que nous mettons en œuvre pour atteindre notre objectif et les problèmes rencontrés.

Un territoire très concerné

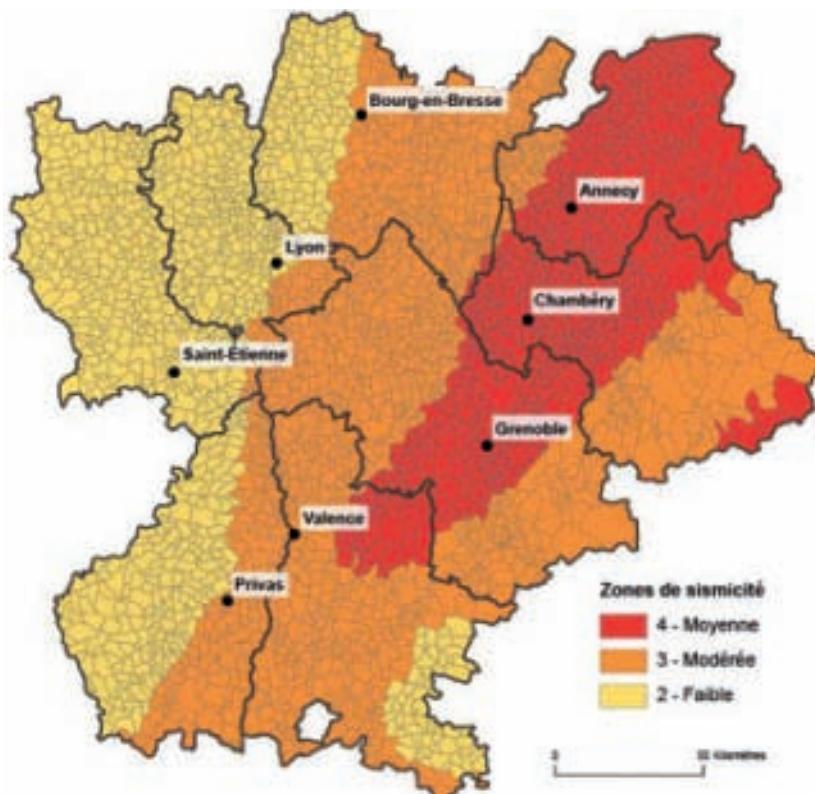
Foyer de peuplement ancien, Savoie et Haute-Savoie forment l'une des zones métropolitaines où le problème de résistance aux séismes des bâtiments anciens, en maçonnerie notamment, est le plus présent. D'une part, toutes les communes y sont classées en zones de sismicité moyenne ou modérée dans la nouvelle réglementation [A]. D'autre part, avec 1204 notices dans la base Mérimée, la Savoie est l'un des départements les plus riches en édifices classés ou inscrits par habitant (MH). Au-delà de ce patrimoine protégé, le Conseil général et les communes, aux côtés de l'État, sont très engagés dans l'entretien et la mise en valeur des Monuments historiques et de l'ensemble du Patrimoine Rural Non Protégé (PRNP), trame de notre paysage. Notons que les impératifs sociétaux, historiques et architecturaux de conservation de notre patrimoine bâti¹ sont d'autant plus importants en Savoie que ce département possède une identité montagnarde, une tradition d'échanges, une histoire très particulière entre royaume de Savoie puis Royaume de Piémont-Sardaigne. De plus, le patrimoine bâti en zone sismique est confronté à certaines problématiques, nationales ou propres à la Savoie : accessibilité, sauvegarde et reconversion, posant la question de la mise éven-

tuelle aux normes sismiques et de la protection des visiteurs ou utilisateurs. Dans un contexte économique tendu, des choix doivent être faits quant aux études et réhabilitations nécessaires. L'entretien du patrimoine bâti, MH ou PRNP, est un enjeu de sauvegarde et de valorisation pour beaucoup de collectivités de montagne qui possèdent de nombreuses églises et chapelles dans leur patrimoine communal. Ces édifices sont aussi fragilisés par des conditions climatiques rudes. Pour toutes ces raisons, le patrimoine bâti savoyard est particulièrement soumis au risque sismique et l'aléa ne doit pas être négligé.

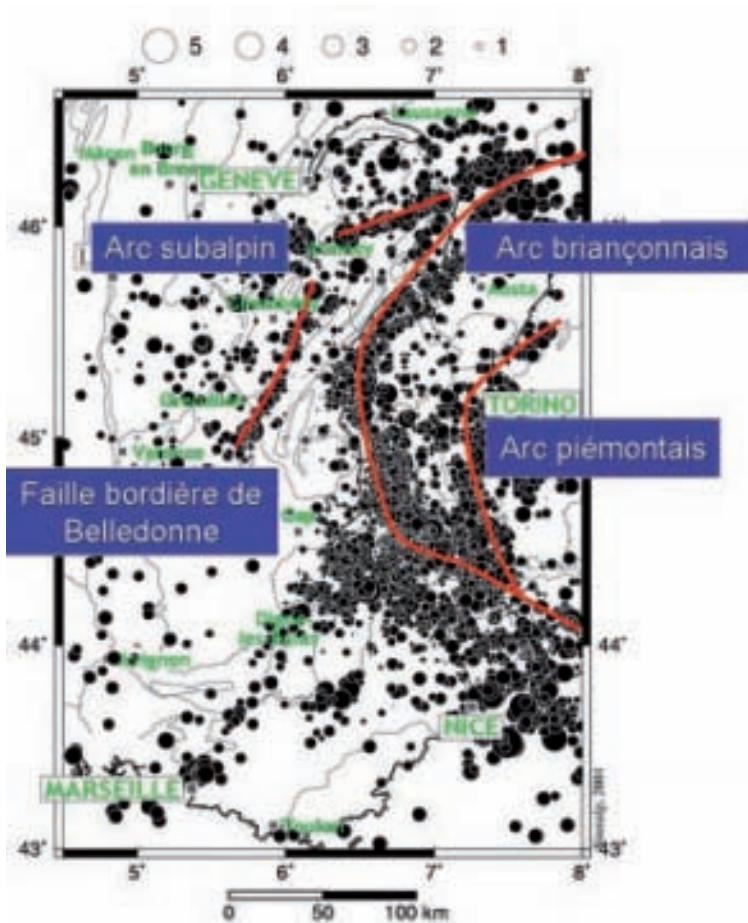
Domages sismiques et prévention

La sismicité alpine résulte de la convergence entre la plaque Afrique et la plaque Eurasie, à une vitesse de 4 à 6 mm/an. Dans ce mouvement complexe, les Alpes françaises subissent à la fois un coulisage des parties est vers le sud et une extension de l'ordre de 1 mm/an perpendiculairement à leur axe, avec affaissement de la partie interne du massif. L'observation de la sismicité locale a mis en évidence quatre arcs de sismicité [B], associés à des failles actives. Même si ces taux de déformation sont nettement inférieurs à ceux observés en Italie par exemple, la France connaît une sismicité modérée, une vingtaine de séismes de magnitude supérieure à 3,5 par an, et des séismes séculaires majeurs, comme celui de Bâle en 1356, ou celui des Alpes Maritimes en 1564, tous deux d'intensité X. Depuis un siècle, les séismes les plus destructeurs sont alpins : Chamonix en 1905 de niveau VII à VIII ou Lambesc en 1909, IX.

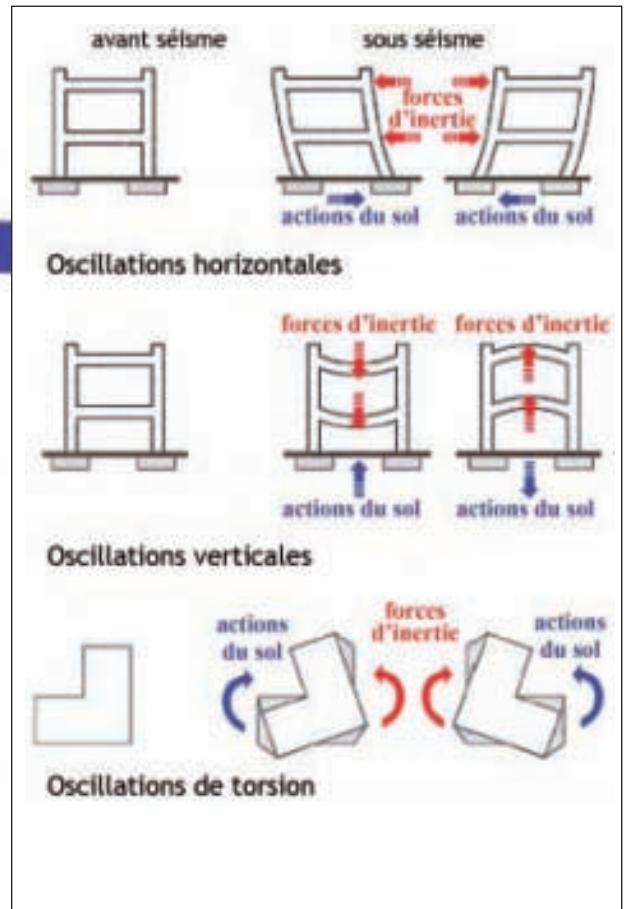
Les édifices traditionnels ont été construits pour résister à la force gravitaire, aux sollicitations du vent pour les bâtiments de grande hauteur. Mais les vibrations du sol, provoquées par le séisme, entraînent les bâtiments, engendrant des oscillations alternées, horizontales et verticales mais aussi de torsion, comme illustré en [C]. Lors de ce phénomène dynamique, le bâtiment réagit selon ses modes propres, fondamental et harmoniques, à la façon d'une corde vibrante, et subit des sollicitations très importantes pour lesquelles il n'a pas été dimensionné.



[A] – Nouveau zonage sismique en Rhône-Alpes (d'après J. Boussageon, IRMa, 2011).



[B] – Sismicité instrumentale en Rhône-Alpes de 1986 à 2002 : 4 arcs de sismicité (© François Thouvenot, ISTERRE).



[C] – Oscillations auxquelles est soumis un bâtiment sous séisme (d'après Milan Zacek, *Construire parasismique*).

Les dommages sont de plusieurs types, et peuvent conduire à la ruine complète de l'ouvrage. Les archives et bibliographies du Bureau de Recherches Géologiques et Minières (BRGM) permettent, par exemple, de retracer les dommages subis au cours des siècles par les églises de Savoie. Les photos illustratives ci-contre sont extraites de la campagne italienne de relevés post-sismiques³ et de relevés personnels.

- Effort orthogonal au plan du mur : flambement des murs porteurs, basculement de la façade [D1].
- Efforts dans le plan du mur : cisaillement [D2].
- Voûtes et arcs : désolidarisation de la voûte et du mur, création de charnières [D3].
- Éléments élancés : torsion, déversement [D4].
- Rénovations néfastes : rigidités trop variées des différents éléments de construction [D5].

Le diagnostic et a fortiori le confortement de bâtiments anciens sont problématiques. La géométrie de ces édifices est généralement bien plus complexe que celle des bâtiments contemporains. Ils sont aussi très hétérogènes tant dans leur histoire parfois mouvementée que dans leurs matériaux : maçonnerie de différentes qualités, bois, béton... De plus, les documents descriptifs sont souvent rares ou inexistant. D'autre part l'acquisition d'une connaissance du fonctionnement de l'ouvrage, de ses matériaux et de son état réel, est difficile. Dans le cas des monuments classés, le respect de l'édifice exigé par sa valeur patrimoniale, limite les possibilités de tests in situ pourtant nécessaires.

Les capacités de reconstruction et de rénovation après catastrophe s'améliorent chaque jour : après l'effondrement partiel des voûtes de la basilique Saint-François-d'Assise en 1997, on a reconstitué

les fresques de Giotto et reconstruit les voûtes et les tympans tout en installant des dispositifs dissipatifs pour améliorer le comportement sous séisme. Mais des édifices moins prestigieux sont reconstruits grossièrement ou restent, comme à l'Aquila, en ruine faute de moyens². Pour le patrimoine, tout dommage est par nature irréparable. Il serait donc intéressant de pouvoir définir quels ouvrages courent des risques afin d'intervenir préventivement. Tout diagnostic de vulnérabilité d'ouvrages anciens selon des codes de construction actuels comme l'EC8⁴ serait très défavorable. Par exemple pour les églises, tous les critères de « sécurité » sont violés : plan ouvert, irrégularité en élévation, ratio hauteur/largeur élevé, structures horizontales qui poussent... C'est pourquoi nous voulons développer une méthode d'analyse et de traitement des données architecturales, mécaniques et géographiques à plusieurs niveaux. Elle devra permettre une première évaluation de la vulnérabilité sismique du patrimoine bâti de toute une région, en déterminant et en hiérarchisant les modes de dommages, et à terme un diagnostic complet des bâtiments les plus exposés. Utilisée par les acteurs du patrimoine, elle permettra d'élaborer des solutions préventives de confortement respectueuses du caractère historique.

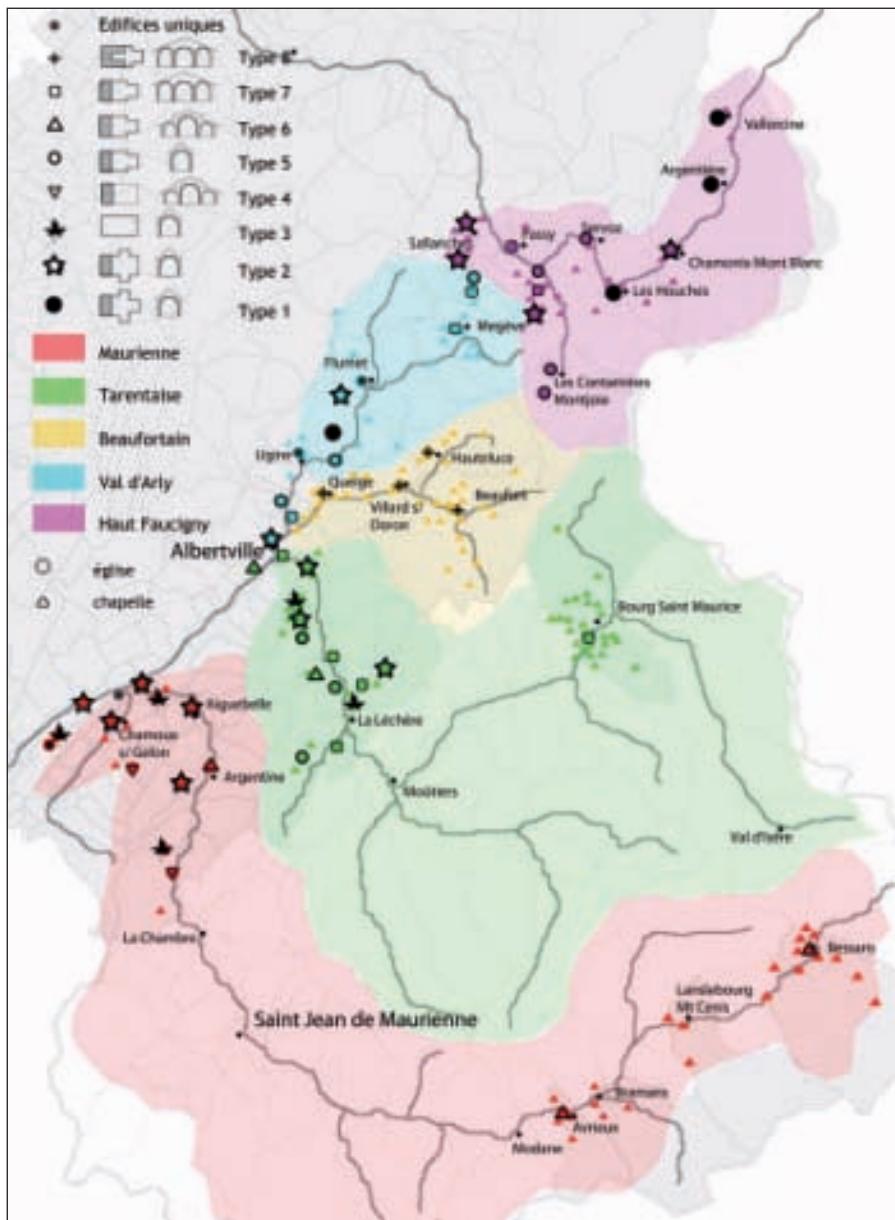
Classification structurelle du patrimoine culturel baroque savoyard

Nous avons choisi de bâtir cette méthode en étudiant les églises et chapelles baroques, protégées ou non, des hautes vallées de la Savoie française. Le baroque savoyard est né d'une période très active sur les plans politique, économique et reli-

gieux. Ce dernier moteur correspond à la prise en compte, tardive en Savoie, des réformes post-tridentines. Nous avons choisi comme bornes historiques de notre étude 1615, toute première reconstruction d'église, à Lanslebourg en Maurienne, et 1792, première entrée de la Savoie dans la République française.

Il correspond soit à des chantiers de construction ex-nihilo [comme l'église Notre-Dame-de-la-Gorge aux Contamines (1699-1701), soit à des modifications plus ou moins importantes d'édifices antérieurs comme à Aiguebelle (fondations XII^e-XIII^e, clocher et chœur XIV^e, nef XVIII^e, tribune 1873)]. Dans le premier cas, fréquent dans les hautes vallées plus riches, l'église est construite en une campagne unique, impliquant des procédés de construction et des matériaux homogènes au sein du bâtiment et d'un bâtiment à l'autre. Les maîtres d'œuvre peuvent être les mêmes, ou s'inspirer des mêmes plans. [C'est le cas à Saint-Nicolas de Verce et Notre-Dame-de-l'Assomption à Cordon]. Dans le second cas, les édifices existants sont modifiés pour suivre les nouvelles règles : ouverture de baies, élargissement ou ajout de nefs, nouveau clocher, modification du chevet afin de pouvoir y installer un retable. La structure de ces édifices est donc beaucoup plus complexe, leurs matériaux plus hétérogènes.

Baroques dans leurs décors intérieurs luxuriants, ces édifices n'en demeurent pas moins des bâtiments vernaculaires soumis à un climat très rude. Les extérieurs, hormis certaines façades d'entrée d'églises riches, restent extrêmement austères. Il s'agit plus d'une architecture baroque en trompe-l'œil que d'un renouveau dans l'art de concevoir



[E] – Recensement du patrimoine culturel et répartition géographique des types structuraux d'églises baroques en Savoie et au sud de la Haute-Savoie.

les églises. À l'exception du chevet, la structure générale demeure identique. Des formes baroques, en gypse ou bois, sont plaquées sur les formes rurales traditionnelles, construites en matériaux locaux.

Enfin, peintures et sculptures, très souvent classées, complètent l'architecture pour produire un ensemble particulièrement riche qu'il faut pouvoir protéger : gigantesques retables, nombreux intérieurs entièrement peints...

Un premier recensement sur archives nous a permis de répertorier 190 chapelles et églises construites ou très fortement rénovées entre ces deux dates. Lors de cette étape, nous avons cherché à documenter l'historique de construction, de chargement et de travaux de chaque bâtiment.

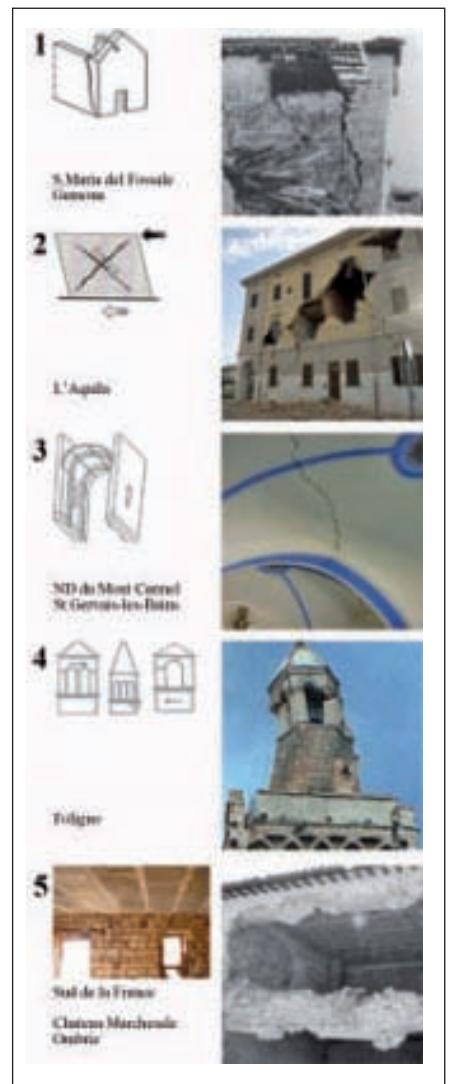
Ne disposant que d'une vingtaine de plans, nous avons procédé à une campagne de relevés sur les édifices non-documentés, selon la procédure suivante :

- Analyse des cadastres disponibles pour vérifier si l'édifice a ou a eu des bâtiments mitoyens.
- Relevé plan/coupe à la main pour connaître la géométrie.

- Campagne photographique pour les dommages, détails constructifs et matériaux.
- Reconstitution des élévations et de l'état réel de la structure par photogrammétrie.

Nous avons ainsi décrit chaque bâtiment et constitué une base de données sur l'identité des bâtiments, le gros œuvre et le second œuvre. En nous inspirant des recommandations de l'Eurocode8⁴ et des campagnes italiennes de relevés post-sismiques³, nous avons défini les critères structuraux majeurs de fragilité sous séisme a priori, que nous avons hiérarchisés du plus signifiant au moins important d'un point de vue sismique : 1) type de plan, rectangulaire ou en croix latine – 2) largeur relative de la nef et du chœur – 3) nombre et forme des nefs – 4) présence de tribune – 5) forme du chevet...

Ceci nous a permis de classer les gros-œuvre en 8 types d'églises et 7 de chapelles. Ces familles structurellement homogènes devraient donc présenter le même comportement à sollicitation sismique identique. Elles se répartissent par grandes zones d'influence de maître d'œuvre. Le second œuvre, lui, particularise chaque type par



[D] – Exemples de dommages sur des églises sous séismes.

vallée, voire partie de vallée. Soulignons toutefois que la ruine d'un ouvrage dépend aussi du type de séisme donc ici de l'emplacement de l'édifice étudié. Il s'agit donc maintenant de définir la probabilité de dommage d'un bâtiment en croisant types structuraux et aléa sismique.

Dans le prochain article, nous montrerons comment, pour chacun de ces types structuraux, nous construisons des modèles numériques simplifiés de la dynamique, à valider expérimentalement. Ceux-ci nous permettent alors d'analyser le comportement des édifices lors d'un séisme et forment la base de notre méthode.

Claire Limoge Schraen

Notes

1. Étudier le comportement d'un monument historique en Maçonnerie sous sollicitations sismiques : La chapelle du hameau de Boudin à Arêches-Beaufort, Savoie, C. Limoge Schraen, Mémoire d'ingénieur, EICNAM, encadré par G. Bajeux et F. Guillemer, 2013.
2. G. Croci, La restauration de la structure de la basilique Saint-François, Assise, Italie, Monumental, semestriel n°1, 2010.
3. Consiglio Superiore dei Lavori Pubblici : Istruzioni per l'applicazione delle « nuove norme tecniche per le costruzioni ». Rapport technique, Consiglio Superiore dei Lavori Pubblici, 2009.
4. EUROCODE8 : Design of structures for earthquake resistance – general rules, seismic actions and rules for buildings. Norme, EN 1998-1, 2004.

lancement de l'inventaire du patrimoine hydraulique

dans le secteur Isère inférieure-Val Gelon

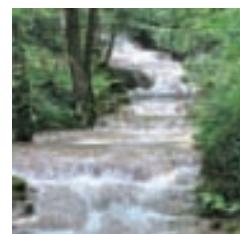
Depuis janvier 2014, l'inventaire du patrimoine hydraulique et thermal¹ se concentre sur la Combe de Savoie et le Val Gelon. Avec de nombreux artifices et une grande diversité de sites implantés sur plus d'une cinquantaine de communes, il s'agit d'un secteur très représentatif en termes de patrimoine hydraulique.

En arrivant sur Albertville et l'entrée de la Combe de Savoie, l'Isère a déjà parcouru une centaine de kilomètres depuis le début de son parcours initié au pied des glaciers à près de 3 000 mètres d'altitude. Elle est alors rejointe par un affluent, l'Arly, qui draine la majeure partie du Beaufortain et le val d'Arly. D'une orientation nord-est / sud-ouest sur toute la Combe de Savoie, la vallée

de l'Isère est bordée sur sa rive droite par les contreforts orientaux des Bauges et en rive gauche par la Lauzière puis, plus au Sud, par la chaîne de Belle-donne. Au niveau du triangle d'Aiton, deux affluents viennent enrichir les eaux de l'Isère, avec principalement les apports de l'Arc (un débit moyen de plus de 50 m³/s) et dans une moindre mesure, du Gelon.

Au fil du temps, la plupart des cours d'eau de ce secteur ont été équipés d'artifices qui sont aujourd'hui étudiés dans le cadre de la mission d'inventaire du patrimoine hydraulique. Les recherches documentaires préalables ont permis d'identifier dans le bassin-versant Isère inférieure-Val Gelon près de 230 sites. Leur localisation est possible grâce aux différentes générations de cadastres² conservés aux Archives départementales. Pour cela, certaines communes³ disposent d'un avantage supplémentaire puisqu'elles ont été couvertes par le cadastre napoléonien entre 1808 et 1812.

La phase de repérage sur le terrain permettant de vérifier l'existence et l'état actuel des sites est en cours. Pour ces investigations, l'inventaire s'appuie sur la connaissance du territoire des élus, des habitants et des associations locales.



DOSSIER

L'avancée de l'enquête permet d'ores et déjà d'affirmer que le secteur présente une grande diversité de typologies d'ouvrages. On trouve des équipements artisanaux comme des scieries et des moulins à farine ou à huile. On relève également, de nombreux sites de fonderie et de transformation du métal (forges, martinets) liés à la présence de mines. Par ailleurs, la situation stratégique de la Combe de Savoie et le potentiel de ses cours d'eau ont favorisé le développement d'une activité industrielle importante touchant à différents domaines (textile, agroalimentaire, papeterie, hydroélectricité, etc.).

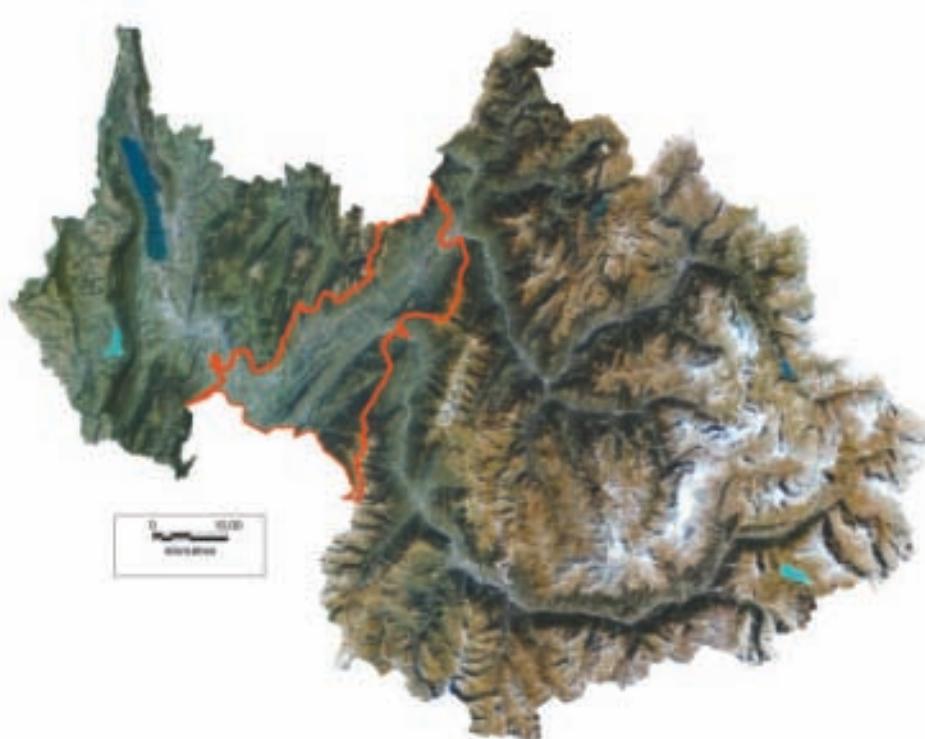
Avec autant de typologies de sites, artisanaux et industriels, ce bassin-versant est particulièrement remarquable en termes d'ouvrages hydrauliques. Beaucoup de travail sur le terrain et aux archives reste à accomplir pour en achever le recensement. Entre rencontres imprévues et sites inédits, le patrimoine hydraulique de ce secteur réserve encore de belles découvertes.

Nils Sergent et Clara Bérulle

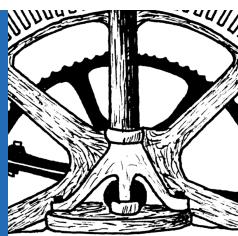
Notes

1. Depuis 2008, l'Assemblée des Pays de Savoie pilote une campagne d'inventaire du patrimoine sur les territoires de la Savoie et de la Haute-Savoie. Ce recensement est basé sur la thématique de l'eau à travers ses usages énergétiques (artisanat, industrie) et thermaux.
2. Mappede sarde, Premier cadastre français, cadastre rénové et cadastre actuel.
3. Communes du secteur étudié ayant été couvertes par le cadastre napoléonien : Cléry-Frontenex, Gilly, Mercury-Gemilly, Montaille, Notre-Dame-des-Millières, Plancherine, Saint-Hélène-des-Millières, Saint-Vital, Tournon, Verrens-Arvey, Fréterive, Grésy-sur-Isère, Saint-Jean-de-la-Porte, Saint-Pierre-d'Albigny, Aiton, Bonvillard, Bourgneuf.

Contours du nouveau secteur étudié :
bassin versant de l'Isère inférieure
et du Val Gelon



anciens moulins en Combe de Savoie



DOSSIER

Depuis le Moyen Âge, tournaient des moulins hydrauliques en Savoie : sous une faible hauteur de chute, la roue à augets entraînait des moulins à farine, à huile, à chanvre, à poudre ou à plâtre, des scies, martinets de forge, moulins de soie, et autres foulons à textile ou boccards à minéral. La région tirait ses sources d'énergie de ses nombreux torrents, une force motrice gratuite – le droit d'eau étant acquitté une fois pour toutes – non polluante et renouvelable, propre à faire tourner les moulins de village autant que de véritables industries. Jusqu'à dix à vingt artifices équipaient un village, car le paysan mangeait surtout du pain, travaillait avec des outils forgés par le taillandier et s'habillait de chanvre et de laine. Fondamentaux pour la vie courante, les moulins étaient cependant menacés par le gel, les crues ou la sécheresse, et la roue restait souvent en panne. De leur côté, les monastères chartreux et cisterciens avaient, dès le XIII^e siècle, introduit les hauts-fourneaux et la métallurgie à Tamié ou Saint-Hugon. D'abord privilège

seigneurial, les moulins ont équipé en cascades d'artifices les meilleurs ruisseaux qui, lors de la Révolution, passent aux paysans aisés et aux bourgeois qui en multiplient le nombre.

Avant même le progrès agricole, arrive vers le milieu du XIX^e siècle, la révolution industrielle qui répand l'usage de l'acier, dont profitent charrues et outillage agricole, turbines, mécanismes de moulins et moulins de soie. Avec les grands travaux en Combe de Savoie (diguement de l'Isère, fortifications Séré de Rivière, chemin de fer), la demande est forte, d'autant que le niveau de vie s'améliore nettement. Les techniques s'affirment à mesure que la population émigre.

Le XX^e siècle, marqué par les deux grandes guerres, voit les villages se vider, les moulins et les carrières de meules périr ou disparaître, même si la pénurie née des guerres a prolongé leur utilisation.

En Combe de Savoie, vallée riche et de grande circulation, mais à l'écart de l'hydroélectricité, ont donc paradoxalement subsisté jusqu'aux années 1950 à 1970, des moulins en grand nombre, aux techniques modernisées voisinant avec des artifices en bois hérités du Moyen Âge. Il en subsiste un nombre appréciable, même si, aujourd'hui, rares sont ceux qui fonctionnent encore.

Bonvillard – La Touvière.
Artifices installés sur l'Heyrier, d'après
les cadastres de 1810 et 1869.



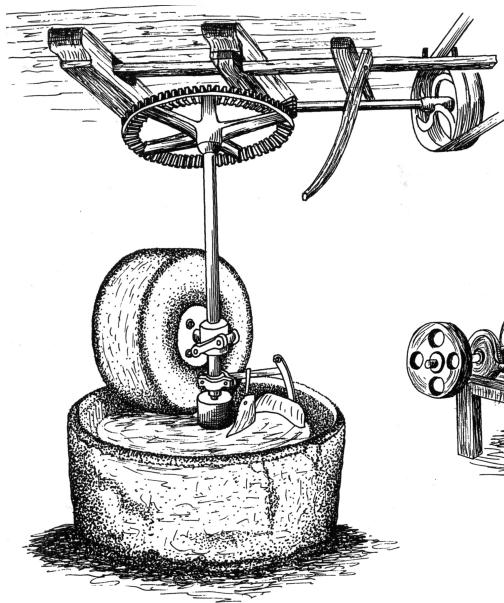
Roue horizontale à augets en bois,
moulin à Tienne, Flumet.



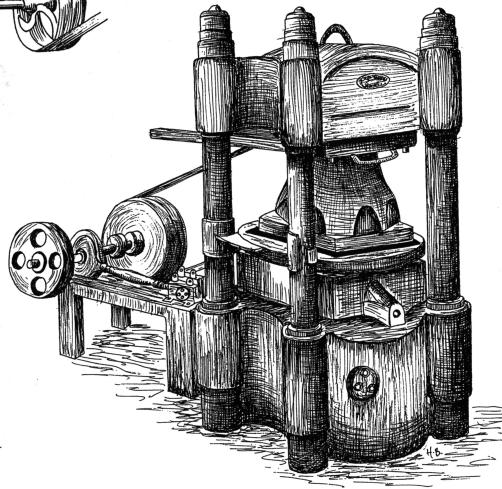
Roue verticale de la scierie Pétel, Verrens-Arvey.



Engrenages en bois du moulin d'Alibon, à Cléry.



Meules à huile et presse hydraulique en acier, moulin Gachet, le Thex, les Quatre chemins, Mercury.



Meules à farine du moulin des Meurier, meuniers de père en fils, Villard-Léger.

Des roues hydrauliques

La roue horizontale traditionnelle n'existe plus en vallée, mais a équipé tous les moulins de montagne; elle entraînait directement la meule.

La grande roue verticale, en bois puis en fer, emblème du moulin, s'est répandue partout, car plus puissante.

Le moulin à farine

C'est évidemment le plus répandu, son canal et sa roue à augets le rendent très reconnaissable. Ses deux meules en pierre, taillées autrefois en une pièce par des carriers de village, exigeaient des engrenages en bois, puis au XX^e siècle, en fonte. Elles produisaient quelques 25 kg de farine à l'heure plus du son.

Le moulin à huile de noix

Ressource importante autrefois pour la cuisine et l'éclairage au *croeuju*, cette huile se conservait l'année durant. D'ailleurs, en Savoie, encore deux moulins fournissent une belle huile de noix.



La forge à martinet du taillandier

On connaissait, au début du XIX^e siècle, l'usine De Lescheraine de Saint-Pierre-d'Albigny qui produisait 200 faux par jour. Répandu surtout vers le milieu du XIX^e siècle, le martinet de village forgeait des socs de charrue à versoir, des haches, des pics forestiers et autres *bigards*, mais réparait aussi les outils usés des paysans tout autant que les roues de charrettes. Équipés de trompes à eau et de turbines, plusieurs martinets ont fonctionné avec succès jusqu'aux années 1970.

La scie battante

Favorisée par la grande étendue forestière du massif du Grand-Arc, cette scie à cadre vertical et engrenages complexes a fonctionné pendant plusieurs siècles sans guère de changements et fonctionne encore à plusieurs endroits de la vallée.

Face aux minoteries et scieries industrielles, il est évident que les moulins d'antan ne pouvaient lutter et, depuis les années 1960, ils ont peu à peu fermé, pourri ou été froidement détruits.

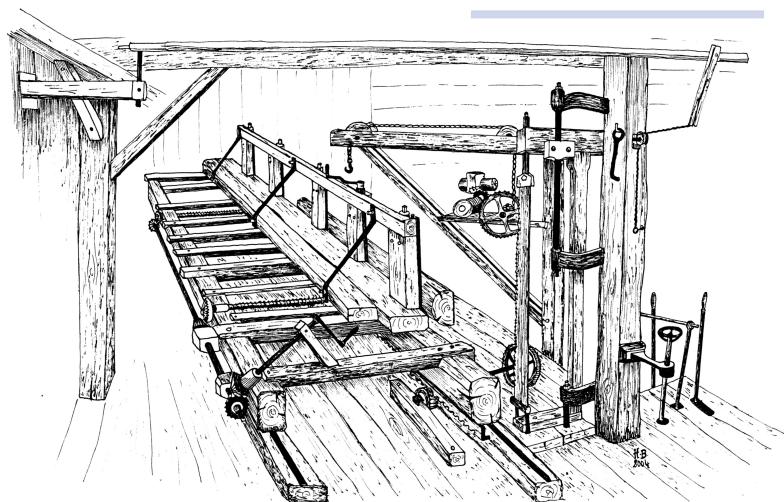
[à gauche] Martinet de la forge Alesinaz, Les Allues, Saint-Pierre d'Albigny.

Dans notre enquête, il a été cependant surprenant de découvrir combien d'artifices disparus sont en fait seulement abandonnés, restant cachés dans des greniers, granges ou recoins de fermes, oubliés mais conservés en l'état, parfois « pieusement », où même des turbines fournissent encore de l'électricité. Cela donne, si l'on peut dire, du grain à moudre à des associations ou même des municipalités qui entreprennent de restaurer leur moulin ou leur forge. Enfin reconnu, le patrimoine industriel, remis en valeur, fait retrouver les savoir-faire traditionnels avec leur ingéniosité d'artisans, ce qui passionne le public.

Henri Barthélémy



Meules à huile du moulin Gachet, le Thex, les Quatre chemins, Mercury.



Le chariot et la scie battante de la scierie Pétel, Verrens-Arvey.

les usages traditionnels de l'eau en Vanoise



DOSSIER

« Ni pè plôze ni pè rudâ, lâché toûn rêcôr a êva »
« Par n'importe quel temps, même s'il pleut à torrent, n'hésite pas à irriguer tes prairies si tu veux obtenir une deuxième récolte de fourrage ». [Dicton de Séez]

Un patrimoine en voie de disparition

Torrents, rivières, ruisseaux, l'eau paraît couler naturellement dans les montagnes de la Vanoise. Et pourtant, qui saurait dire aujourd'hui que près de 300 canaux captaient et amenaient l'eau des sources et des ruisseaux vers les habitations, les moulins, les forges, les prés et les cultures ? Qui saurait en retrouver les traces, les noms et les cartographier ? Qui pourrait raconter l'histoire de la construction, des corvées d'entretien, des conflits pour l'usage de ces canaux ?

Car aujourd'hui, ce patrimoine n'est pratiquement plus utilisé et disparaît peu à peu. Le manque de publications sur ce sujet accentue la méconnaissance de ce patrimoine exceptionnel.

C'est pourquoi le Parc national de la Vanoise mène depuis plusieurs années des actions pour retrouver la mémoire des usages traditionnels de l'eau.

Des études pour sauver la mémoire

En 2005, un premier inventaire sur les canaux d'irrigation a été mené sur l'ensemble des communes de la Vanoise¹. En 2012, afin de compléter ce travail, le Parc a commandé, en partenariat avec le Muséum national d'Histoire naturelle, une étude intitulée *Les usages traditionnels de l'eau en Vanoise*, financée en partie par le Conseil régional Rhône Alpes².

C'est l'ethnologue Brien Meilleur – assisté de Julia Villette, de l'historien médiéviste Fabrice Mouthon et d'une patoisante de Hauteville-Gondon, Anne-

Marie Bimet – qui s'est lancé dans cette étude. Ce travail a nécessité une année d'enquêtes dans les archives départementales, communales et familiales, des centaines d'heures d'interviews auprès de plus de 130 personnes ayant pratiqué l'arrosage dans leur jeunesse, et des kilomètres parcourus sur le territoire des 29 communes du Parc national de la Vanoise. Le résultat aboutit à un inventaire et à une description du fonctionnement et du rôle des canaux d'irrigation dans l'économie agropastorale traditionnelle du Massif de la Vanoise. C'est la première étude concertée sur l'irrigation traditionnelle en Savoie.

L'ensemble rivalise avec l'infrastructure des canaux disposés traditionnellement dans la Vallée d'Aoste et dans le Valais, ces derniers étant actuellement sous considération pour une candidature au Patrimoine Mondial de l'Humanité auprès de l'Unesco.

Des canaux datant de l'âge de bronze

Dès le VIII^e siècle avant J.-C., l'eau a été domestiquée par des canaux creusés dans la terre à la main, comme l'ont montré des fouilles réalisées au col du Petit-Saint-Bernard. C'est au Moyen Âge, au moins à partir du XIII^e siècle, qu'un réseau dense de canaux se trouve en place, en parallèle à l'augmentation de la démographie dans les hautes vallées de la Vanoise. D'une part, il s'agissait d'amener l'eau potable sur les nouveaux lieux d'habitation, et d'autre part, il fallait irriguer afin d'augmenter la production de foin.



Sape.

Une organisation complexe

Ainsi, une organisation complexe s'est constituée autour de la ressource en eau, chaque canal ayant son rôle.

- Le canal primaire capte l'eau du torrent, la distribue à des canaux secondaires.
- Les rigoles prennent l'eau des canaux secondaires, pour l'irrigation par débordement ou par gravité.
- Les canaux d'aménée conduisent l'eau à des artifices : moulin, forge, scierie...
- Les bourneaux sont des canaux en bois, souvent des troncs d'épicéas évidés, enterrés, qui distribuent



Tourne métallique, canal de la Vigne, Hauteville-Gondon, Bourg-Saint-Maurice.



Canal de Prêlatoute, Aussois.

Aïrel des Chavonnes, Montvalezan.



l'eau potable à une fontaine ou aux habitations des villages.

Chaque système de canaux est entretenu soit par la communauté soit par une association syndicale selon le système de « corvée » : chaque année, des journées sont dédiées aux travaux collectifs. C'est par exemple à l'Ascension que tous les hommes du quartier de Vulmix-la Thuile-le Poise (Bourg-Saint-Maurice) s'arment d'une sape et montent à 2 000 m d'altitude dégager le canal de Vaugelaz, enfoui sous les avalanches et glissements de terrain de l'hiver. On comprend alors l'intensité des conflits quand une commune n'a pas entretenu sa portion de canal en amont, empêchant la commune voisine de bénéficier de l'eau captée. Les archives communales regorgent de procès plus ou moins virulents, dus à des utilisations irrégulières ou abusives de l'eau.

Aussi, les techniques de partage de l'eau étaient très ingénieuses, comme la « pierre de partage » ou à « l'ardoise à trou ». Il est ainsi des systèmes visant à détourner l'eau pour l'arrosage.

Aujourd'hui certains potagers sont encore arrosés par les canaux creusés il y a des siècles, comme à Landry, Bourg-Saint-Maurice ou Modane. Certaines portions ont été restaurées, comme le canal de

Prêlatoute à Aussois, ou le Bief de Bovet à Aime.

Mais la plupart de ces ouvrages ont disparu, quelques-uns ont été remplacés par les tuyaux des asperseurs : la technique actuelle d'arrosage des prés de fauche.

Annexé à l'étude, un lexique en Franco-provençal reprend les termes locaux appliqués aux différents usages de l'eau. La richesse du vocabulaire et des expressions permet de comprendre l'importance des activités liées aux usages coutumiers de l'eau, dont l'irrigation.

Communiquer pour faire revivre ce patrimoine

Le Parc national de la Vanoise a communiqué le rapport complet sur les usages traditionnels de l'eau aux maires des 29 communes du Parc, aux institutions (Conseil général de la Savoie, Fondation Facim, offices de tourisme, accompagnateurs en montagne...) et au grand public via son site internet et des conférences. Une interface de consultation cartographique des données est en construction au sein du service Système d'information du Parc national de la Vanoise et sera mise à disposition des partenaires institutionnels et des collectivités du territoire.

Un travail d'inventaire des ouvrages hydrauliques engagé par le Conseil général de la Savoie et une étude sur le patrimoine hydroélectrique mené par la Fondation Facim montrent la complémentarité de nos actions sur le sujet du patrimoine lié à l'eau. À l'heure du développement du tourisme culturel, ce patrimoine représente un potentiel touristique très intéressant. Ainsi, les résultats de l'étude permettront de valoriser ce patrimoine savoyard culturel et historique exceptionnel, par exemple en restaurant quelques systèmes traditionnels d'irrigation le long desquels peuvent circuler des sentiers de randonnée, et en sensibilisant les habitants et les visiteurs en Vanoise à ce patrimoine lié aux enjeux actuels concernant l'utilisation et la consommation de la ressource en eau.

Marie-Pierre Bazan

Notes

1. Morel Delphine, 2005, *Étude des équipements d'approvisionnement et de distribution de l'eau à valeur patrimoniale dans l'espace Vanoise – les canaux d'irrigation dans le Parc national de la Vanoise*, Mémoire ENSAIA : Sciences et Technologies de l'Environnement.
2. Meilleur Brien, 2012, *Les usages traditionnels de l'eau en Vanoise*, étude disponible sur le site internet du Parc de la Vanoise : <http://www.parcnational-vanoise.fr/fr/connaître-le-territoire/patrimoine-culturel/453-usages-eau-parc-vanoise.html>

défilé alpin à la Châtaignière

La salle consacrée aux origines des vêtements de loisirs de montagne, La Châtaignière.



EXPOSITIONS
DÉPARTEMENTALES

L'exposition *Défilé alpin... la mode et la montagne du XVIII^e siècle à nos jours*, qui se déroule au domaine départemental d'art et de culture de La Châtaignière à Yvoire jusqu'au 31 octobre 2014, invite à découvrir, pour la première fois, l'évolution du vêtement de loisirs de montagne. Une première partie chronologique retrace l'histoire de la silhouette depuis les premières ascensions du Mont-Blanc jusqu'aux défilés de mode actuels. Une seconde développe plusieurs thématiques : notamment la commercialisation et le développement du tourisme de montagne, le vêtement d'alpinisme, la tenue des chasseurs alpins et des maquisards ainsi que la recherche et l'innovation en matière de textile. Tout au long du parcours, certains vêtements ou accessoires sont davantage mis en lumière : ces pièces mythiques ont traversé les époques et sont même aujourd'hui portées en ville.

Les premières ascensions du Mont-Blanc à la fin du XVIII^e siècle sont planifiées comme de véritables expéditions car c'est un territoire vierge et menaçant. Les grimpeurs veillent particulièrement à leurs vêtements afin de se protéger des intempéries mais également du soleil. Aucune tenue de l'époque ne nous est parvenue, nous ne pouvons que nous référer aux estampes ou dessins réalisés après l'ascension, telles que les gravures coloriées exposées du voyage de M. de Saussure à la cime du Mont-Blanc au mois d'août 1787 (collection du Conseil général de la Haute-Savoie / *Images de montagne*, Paul Payot). Notre regard doit donc rester critique vis-à-vis de ces représentations, dont l'aspect documentaire n'est pas forcément fiable.

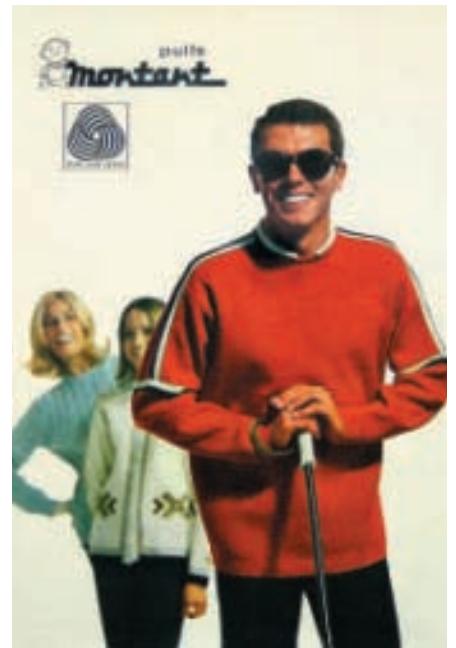
Max Linder, Saint Moritz
Jacques Henri Lartigue (1894-1986) – 1913.
Photographie
© Donation Jacques Henri Lartigue.

Un fac-similé du costume d'Henriette d'Angeville, la première femme à avoir organisé son ascension en 1838 en faisant réaliser une tenue inédite, est présenté auprès de dessins de l'époque de Jules Hebert et d'Henri Deville, dessins acquis en 2007 par le Conseil général de la Haute-Savoie. Il s'agit du premier costume féminin adapté aux excursions en haute altitude. Ce fac-similé est un prêt du conseil général de l'Ain.

De 1900 aux années 40 La naissance des sports d'hiver

Vers 1880, seule une dizaine de villégiatures d'hiver sont ouvertes pour Noël. L'alpinisme se pratique l'été par une population privilégiée pour qui la montagne est un vaste terrain de curiosités et de découvertes scientifiques. Pour les rares vacanciers en quête d'air pur et d'une nouvelle forme de loisirs, il est de bon ton de pratiquer la luge et le patinage, les excursions dans les glaciers et dès 1900, le ski.

Les classes aisées qui pratiquent le patinage, le ski ou l'alpinisme à Chamonix ou à Saint-Moritz, adaptent leurs tenues de ville à leurs loisirs : les robes sont légèrement raccourcies, les messieurs portent des costumes en drap de laine. Dès 1913, les vête-



Affiche publicitaire pour les pulls Montant, 1960. Photographie imprimée, CG74, acquisition 2014.

ments se font plus bariolés comme nous le montre une petite gouache aquarellée de Marguerite Calvet-Rogniat (1895-1970) d'environ 1920, prêtée par le Musée Alpin, Chamonix-Mont-Blanc.

Le véritable changement apparaît cependant avec le pantalon pour femme. Dès 1920, le pantalon norvégien, resserré aux chevilles par un caoutchouc est porté par tous, hommes et femmes mais également enfants. En 1930, le fuseau apparaît, c'est le premier vêtement conçu pour une pratique sportive alpine : le ski.

Cette évolution du vêtement de montagne transparaît dans plusieurs types de documents d'époque, parmi lesquels la photographie transcrit





Henriette d'Angeville dans sa tenue du Mont-Blanc. Henri Deville, 1838.
Dessin à la mine de plomb et lavis, CG74, collection Images de montagne, acquisition 2007.

le plus fidèlement les étapes de cette histoire. Praticquée par les classes aisées lors de leurs loisirs, par des professionnels lors de reportages ou en studio pour des maisons de couture, la photographie est partout. De nombreuses photographies de Jacques Henri Lartigue, de Laure Albin-Guillot, de Boris Lipnitzky et Robert Doisneau pallient l'absence de tenues, aujourd'hui rarement conservées. L'exposition présente néanmoins un costume féminin des années 1920, prêt du Musée Galliera (Ville de Paris) ainsi qu'un ensemble féminin également, de 1940, prêt d'un particulier.

1940-2014

Une mode pour la montagne

La création du fuseau, en 1930, né des efforts conjoints du champion, Émile Allais, et du tailleur megève Armand Allard, va profondément et durablement modifier la silhouette du skieur. Tout d'abord porté par les sportifs et quelques touristes aisés de Megève dans sa première version en drap de Bonneval, il va triompher lorsque les matières synthétiques telles que l'*Elastiss* ou le *Sporaize* vont lui apporter confort et souplesse. Il est présent dans toutes les tenues dès 1945. L'apparition des chaussures de ski en plastique moulé vers 1970 sonne

la fin de l'ère du fuseau. L'exposition présente plusieurs types de fuseaux de 1950 à 1980, ainsi qu'un fac-similé du premier fuseau en drap de laine. De 1960 jusqu'à nos jours, la silhouette évolue de décennie en décennie au gré des découvertes techniques ou des impératifs de la mode. On assiste à une multiplication des marques, des styles vestimentaires en fonction des pratiques sportives qui elles-mêmes se multiplient. L'organisation des Jeux olympiques d'hiver en France, en 1968 à Grenoble et en 1992 à Albertville, contribue toujours davantage à la démocratisation de ces pratiques. Parallèlement, les vêtements deviennent à la fois plus techniques, plus performants mais peuvent également être l'objet d'une attention toute particulière de créateurs comme Chantal Thomass dont on peut observer un fuseau- combinaison de 1980 aux lignes épurées ou Jean-Charles de Castelbajac avec un exemple de tenue intégrale ultra-fine pour la prochaine saison d'hiver 2015.

Les ressources documentaires : des revues et des catalogues

Peu de vêtements ont été conservés avant les années 1970. L'histoire de la mode à la montagne peut sembler alors une gageure. Pourtant, dès 1900, la réclame et la vente par correspondance

Infos pratiques

La Châtaignière - Rovorée

Situé à 1,5km d'Yvoire, le Domaine de Rovorée offre au public son parc de 24 hectares et sa façade lacustre de plus d'un kilomètre. Cet Espace Naturel Sensible, est la propriété du Conseil général et du Conservatoire de l'Espace du Littoral et des Rivages.

Horaires d'ouverture de l'exposition

- tous les jours de 10 à 18h

Visite libre du site et de l'exposition
Visites guidées autour de l'exposition
sur réservation 10h15, 11h30, 14h30, 16h

Tarifs

Le billet d'entrée donne accès à toutes les activités proposées selon les places disponibles

Plein tarif 3 euros

Tarif réduit 2 euros

(demandeurs d'emploi, moins de 25 ans, étudiants, porteurs de cartes CEZAM et Loisirs, groupes de plus de 10 personnes)

Gratuité

Tous les premiers dimanches du mois
Groupes scolaires jusqu'au niveau baccalauréat
Moins de huit ans, personnes en situation de handicap, accompagnateurs de groupes dans la limite d'un accompagnateur pour 10 personnes

Informations et réservations

La Châtaignière - Rovorée

Domaine départemental d'Art et de Culture

Route d'Excenevex, 74140 Yvoire

Tél. 04 50 72 26 67 / Fax 04 50 72 26 68

chataigniere@cg74.f

multiplient les supports papier illustrés qui constituent aujourd'hui d'excellentes sources iconographiques pour connaître l'histoire du vêtement de montagne. Notamment la revue *Neige et Glace*, publiée entre 1929 et 1968, dont quatre exemplaires sont exposés. Dans les catalogues de vente par correspondance, on découvre ainsi que les premiers vêtements pour la montagne sont très inspirés des tenues confectionnées pour la chasse ou le cyclisme.

Les affiches publicitaires ou les magazines, qui accompagnent le développement fulgurant des stations après la Seconde Guerre mondiale, vantent les vacances à la montagne synonymes d'air pur et de ressourcement. Les vêtements n'y sont qu'accessoires ; toutefois, rétrospectivement, l'historien de la mode trouve ici des ressources quasi inépuisables. Progressivement, la mode devient, avec le prêt-à-porter, une véritable industrie au service de laquelle la publicité joue un rôle de plus en plus déterminant, en utilisant la photographie, la presse, l'affichage urbain et enfin l'image animée.

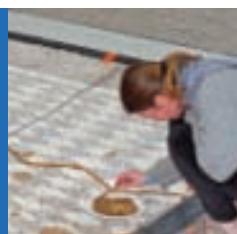
L'exposition pose également un regard sur les équipements et tenues des militaires des troupes de montagne, des guides, des moniteurs de ski, des secouristes et des alpinistes et montre comment leurs vêtements sont conçus avant tout pour se protéger des conditions climatiques extrêmes. Ils n'en sont pas moins influencés par la mode de leur temps.

Nadine Chaboud et Cécile Dupré

la mosaïque aux losanges

du Musée d'Art et d'Histoire d'Albertville

« Aperçue » en 1938 sur le territoire de Gilly-sur-Isère, reconnue sur site en 1979 dans le cadre des fouilles de la villa du Grand Verger, dégagée en 1981, déposée en 1985, la mosaïque ARM 145, dite « au damier de losanges » n'avait encore jamais été présentée au public. Depuis le début du mois de juin, elle a pris place dans le parcours archéologique du Musée aux côtés d'autres objets issus du même site.



MUSÉES – ACTUALITÉS
DES COLLECTIONS

Lorsqu'en 1981, Henri Barthélémy et son équipe d'archéologues bénévoles mettent au jour cette mosaïque bicolore, ils notent tout à la fois la banalité de son décor et la qualité de son exécution. Le pavement se compose de deux tapis : le premier, très endommagé, forme un rectangle uniformément noir tandis que le second présente une alternance de losanges blancs et de losanges noirs. L'ensemble est simplement encadré d'un liseré noir, d'une bande blanche puis d'une bande noire plus épaisse. Ce décor peut sembler pauvre en comparaison de celui de la mosaïque découverte deux ans auparavant dans la salle voisine, laquelle offre des motifs plus variés de losanges, de fleurons, de carrés, de chevrons et d'étoiles. Il peut aussi paraître terne à côté des fragments multicolores découverts lors de la même campagne, rares traces d'une troisième mosaïque. Pourtant, la mosaïque aux losanges a de quoi attirer l'intérêt du public et éveiller sa curiosité. En effet, sa composition géométrique, bien que très simple, est extrêmement rare en Gaule.

D'une dimension initiale de 6,20 m par 3,60 m, la mosaïque est lacunaire sur toute sa partie sud, correspondant à l'entrée et au centre de la salle. Les mêmes caractéristiques se retrouvent sur la mosaïque de la salle voisine, et pour cause : elles

correspondent à une usure provoquée par les allées et venues des habitants de la villa, donc localisée sur les parties les plus exposées à la circulation. Les deux mosaïques, que l'on date du début du II^e siècle après J.-C., présentent d'autres similitudes, à commencer par la qualité de leur exécution : les tesselles, soigneusement taillées, sont serrées et alignées avec une grande régularité ; les bordures sont rigoureusement tracées. Toutes deux montrent des motifs bicolores et géométriques et décorent des espaces de vaste dimension, vraisemblablement utilisés comme salles de réception. Enfin, les deux pavements présentent une stratigraphie identique : les tesselles blanches, taillées dans du calcaire, et les noires, faites alternativement de calcaire et de schiste, sont posées sur un lit de chaux de 0,5 à 1 cm d'épaisseur, lui-même appuyé sur un mortier de tuileau de 2 cm. En raison du style et de la qualité de l'ensemble, le spécialiste Henri Lavagne émet l'hypothèse d'un travail réalisé par une équipe itinérante venant d'Italie du Nord, laquelle serait également intervenue à Faverges, où un fragment en mosaïque noire et blanche a été retrouvé.

La mosaïque aux losanges orna le sol d'une salle qui s'ouvrait sur le péristyle de la villa. Elle ne couvrait pas la totalité de la salle puisque le fond était surélevé en une sorte d'estrade d'environ 15 cm de hauteur dont la fonction n'a pu être déterminée. La salle, de belle dimension, disposait d'une seule ouverture. La mosaïque, tout comme les encadrements de porte, témoignent du soin apporté à la décoration : ces derniers, finement moulurés, étaient taillés dans un marbre originaire de la région de Carrare. Lors des fouilles de 1981, les archéologues ont mis au jour de gros fragments de ces plaques, ainsi qu'une amphore à huile et quelques tessons de panse de cruche. Aucun autre objet de cette salle n'a échappé aux pillages dont la villa a fait l'objet après son abandon probable à

la fin du III^e siècle. On ressent les troubles de cette époque à travers différents signes. Par exemple, les mosaïques n'ont pas été réparées, faute de moyens financiers et peut-être faute de savoir-faire adéquats. Ainsi, on estime que l'occupation de la villa s'est limitée à deux siècles, soit entre la fin du I^{er} siècle après J.-C. et 270, ainsi que le laissent conclure les monnaies et céramiques découverts sur le site. Les propriétaires n'ont pas été identifiés mais appartenaient vraisemblablement à l'élite locale. D'après Henri Barthélémy, ils pouvaient vivre en autarcie sur un domaine dont la superficie aurait été comprise entre 50 et 80 hectares. Idéalement situé à l'écart du torrent du Chiriac et de ses crues, au pied de la colline, un peu à l'écart de la voie romaine et sans doute aussi des autres constructions, ce domaine bénéficiait de pentes propices à la vigne et d'espaces plats cultivables.

Les étapes de la restauration de la dépose à la présentation au public

La dépose, réalisée en 1985, a consisté à extraire la mosaïque de son emplacement d'origine. Pour ce faire, trois professionnels de l'Atelier de restauration de Saint-Romain-en-Gal ont assuré la cohésion des éléments par le collage d'une gaze chirurgicale puis d'une toile de jute sur toute la surface. Ils ont ensuite désolidarisé la mosaïque de son support à l'aide d'une lame métallique puis l'ont retournée sur des panneaux de contreplaqué après l'avoir divisée en onze plaques découpées selon le motif du tapis de tesselles.

La Ville d'Albertville, dont dépend le Musée d'art et d'histoire, détient avec l'État la copropriété de l'objet, le propriétaire du terrain lui ayant fait don de sa part. Elle a financé les travaux de restauration, avec l'aide de l'État, pour un montant total d'environ 41 000 € TTC. Ceux-ci se sont déroulés en trois tranches, échelonnées de 2006 à 2014, et représentent l'équivalent de six mois de travail à temps complet. Ils concernent uniquement une surface de 9,45m², correspondant à la zone la mieux conservée, soit environ un tiers de la mosaïque.

Au cours de la première tranche de travaux, les plaques VI à XI ont été transférées sur un support synthétique en nid d'abeille d'aluminium, après enlèvement des restes de mortier antique conservés au revers et nettoyage au burin à ultrason. La mosaïque a ensuite été recomposée au sol sur l'envers par

Dépose de la mosaïque aux losanges
par l'Atelier de restauration de Saint-Romain-en-Gal, 1985.



Restauration de la mosaïque aux losanges
par l'Atelier de restauration de Saint-Romain-en-Gal, 2006-2007.





Pose de la mosaïque sur son mur de présentation, 2014.



La mosaïque est désormais exposée au Musée d'art et d'histoire d'Albertville.

assemblage des six plaques constitutives. Après la mise en place d'un coffrage périphérique, les lacunes et les lignes de découpe ont été comblées avec des matériaux réversibles. Un mortier synthétique a été appliqué au revers en prévoyant des limites démontables selon le plan de remontage. Enfin, l'ensemble a été organisé sur un nouveau support de nid d'abeille en trois panneaux jointifs avec raccord de résine à leur jonction.

En 2007, dans le cadre de la deuxième tranche de travaux, ont été réalisés les traitements de surface : désentoilage et nettoyage du tapis de tesselles, repose des tesselles prélevées lors de la dépose, préparation du traitement des lacunes. Enfin, des cornières métalliques ont été intégrées au revers des panneaux.

La dernière tranche, qui consistait à appliquer un enduit de présentation dans les lacunes, puis à assembler les trois panneaux sur le mur de présentation, n'a été réalisée qu'en 2014. Le mur avait été préalablement équipé de rails destinés à accueillir les cornières fixées au revers de la mosaïque. Ainsi, aucune pièce de fixation n'étant visible sur l'avant, rien ne vient gêner la lecture de la mosaïque.

La mosaïque aux losanges, une œuvre majeure pour le musée

La mosaïque aux losanges est désormais présentée au Musée d'art et d'histoire d'Albertville où elle constitue une pièce majeure du parcours historique. Elle est fixée sur un mur de la salle dédiée aux objets issus des fouilles de Gilly-sur-Isère. Pourquoi la montrer dans un musée plutôt que sur le site même de la villa gallo-romaine ? Est-il pertinent de présenter verticalement un objet par vocation voué à l'horizontalité ? Telles sont des questions que le visiteur peut être amené à se poser.

Une présentation sur son site original aurait certes permis au public de se figurer immédiatement la mosaïque dans son environnement d'origine, elle offrait néanmoins quelques difficultés. En effet, il aurait fallu construire un bâtiment clos pour la protéger non seulement des intempéries mais aussi des écarts de température, des oiseaux et autres nuisances possibles. Le coût d'une telle opération aurait atteint des montants considérables.

Une présentation dans le musée d'histoire le plus proche du site de Gilly ne semble pas absurde, d'autant qu'une salle entière y est consacrée à la villa gallo-romaine. La mosaïque est ainsi rapprochée

d'objets découverts sur le même site, voire dans la même salle comme c'est le cas pour les encadrements de porte (voir ci-dessus). D'autre part, la présentation verticale de la mosaïque permet de l'observer dans les meilleures conditions possibles : le visiteur peut approcher son regard à quelques centimètres pour examiner les détails ou bien prendre du recul pour admirer l'œuvre dans son ensemble. Il peut aussi, avec modération, la toucher du bout des doigts et ainsi en apprécier la texture. Ainsi, le rapport qu'il crée avec l'œuvre s'avère peut-être plus étroit que si elle était présentée sur son emplacement d'origine.

Cette mosaïque vient enrichir considérablement l'exposition permanente du Musée. Elle est à la fois une œuvre d'art de grande qualité et un témoignage précieux sur le passé gallo-romain de la région d'Albertville. Elle renforce le discours muséographique sur la circulation et les échanges, notamment entre la Savoie et l'Italie. Elle constitue également un excellent sujet de médiation pour tous les publics tant les développements qu'elle permet sont riches et variés.

Trois questions à Henri Barthélémy

Henri Barthélémy est le spécialiste de l'agglomération gallo-romaine de Gilly, à laquelle il a consacré deux ouvrages. Professeur à l'École Normale puis au lycée Jean-Moulin d'Albertville, il a encadré toutes les campagnes de fouilles de la villa du Grand Verger depuis 1975. Il a également effectué de nombreux sondages dans l'agglomération gallo-romaine de sanctuaire du quartier du Chapitre dont il a établi un plan. Inventeur de la mosaïque aux losanges, il n'est pas resté indifférent à sa mise en place au Musée d'art et d'histoire d'Albertville, 29 ans après avoir assisté à sa dépose.

Quel souvenir gardez-vous des fouilles qui ont donné lieu à la mise au jour des mosaïques ?

Nous connaissions l'existence d'une mosaïque dans cette partie de la villa car elle avait été aperçue en 1938 lors de la plantation de pommiers par M. Pilotaz, le propriétaire du terrain. Cette opération nécessitait de faire des trous de 80 centimètres de profondeur quand la mosaïque se trouvait à seulement 60 centimètres sous la surface du sol. À l'époque, les élèves de l'école, accompagnés de leur institutrice, avaient même pu la voir et en avaient conservé le souvenir. Pourtant, en novem-

bre 1978, quand nous avons procédé à la fouille méthodique de cette zone, la mosaïque « M » ne s'est pas livrée à nos regards aussi facilement. Les quatre premiers sondages n'ayant rien donné, il a fallu patienter jusqu'à la cinquième tentative pour enfin apercevoir les fameuses tesselles noires et blanches ! En revanche, pour la mosaïque aux losanges, celle qui est exposée aujourd'hui au musée de Conflans, le sondage a été très vite positif alors que nous ne songions pas a priori découvrir une deuxième mosaïque !

Que s'est-il passé entre la mise au jour de la mosaïque aux losanges et sa dépose en 1985 ?

Cette mosaïque a donc été dégagée en 1981. Un abri a été construit au-dessus d'elle. Jusqu'à sa dépose, elle était visible du public pendant l'été puis recouverte chaque hiver pour éviter que les intempéries ne la dégradent. La mosaïque voisine, quant à elle, avait été déposée dès 1979, aussitôt après les fouilles.

Que ressentez-vous en redécouvrant cette mosaïque, depuis 30 ans que vous ne l'aviez vue ?

J'éprouve un grand plaisir à la revoir alors que je ne pensais pas en avoir l'occasion. Le rendu est superbe, le travail de restauration excellent. Je suis content que le musée ait une pièce de cette importance à présenter, il s'agit d'ailleurs de la seule mosaïque exposée dans un musée de Savoie.

Laurence Millers

Infos pratiques

Musée d'art et d'histoire d'Albertville

Ouvert tous les jours du 1^{er} juin au 30 septembre, de 10h à 12h et de 14h à 19h

et du 1^{er} octobre au 31 mai de 14h à 18h.

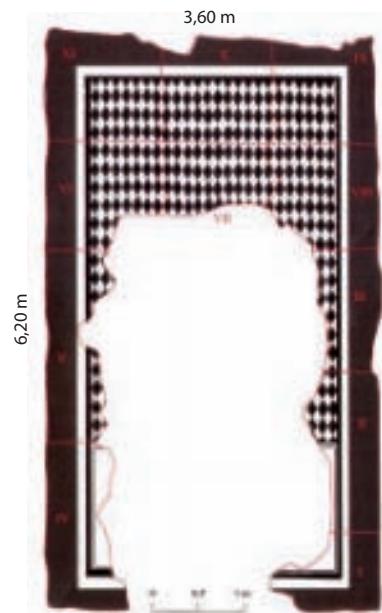
Fermé les 24, 25 et 31 décembre,

1^{er} janvier et 1^{er} mai.

Tél. 04 79 37 86 86 / musee@albertville.fr

Bibliographie

- Barthélémy (H.), Rapport de fouilles, 1981.
- Barthélémy (H.), *La villa gallo-romaine de Gilly-sur-Isère*, 2008.
- Barthélémy (H.), *Une petite ville gallo-romaine en Combe de Savoie*, Gilly et Ad Publicanos (I^{er} siècle av. J.-C.), 2013, 174 p.
- Lavagne (H.), « Les mosaïques de Gilly (Savoie) », in *Revue archéologique Narbonnaise*, t. 19, 1986.



Plan de dépose de la mosaïque en 11 plaques.

nouvelles études sur les peintures murales du château de la Rive, Cruet



Vue du château
de la Rive, Cruet.

MUSÉES – ACTUALITÉS
DES COLLECTIONS

Les peintures murales découvertes en 1984 dans le château de la Rive à Cruet, dans la combe de Savoie, données par Monsieur et Madame Chaland à la Ville de Chambéry et présentées depuis 1985 au Musée Savoisien constituent un des fleurons des collections du musée. La rénovation complète de leur muséographie dans les années à venir nécessite de renforcer les connaissances dont nous disposons à leur sujet. Trois études récentes nous ont permis de renouveler notre approche de ces peintures.

Une nouvelle approche iconographique

La première étude qui a profondément transformé la perception de cet ensemble majeur des premières années du XIV^e siècle a été menée par Térance Le Deschault de Monredon dans le cadre de sa thèse de doctorat, soutenue en 2012, intitulée *Les décors peints figuratifs de l'habitat en France avant 1350*. Il propose une nouvelle interprétation convaincante de leur iconographie¹ considérant que le *Roman de Girart de Vienne*, composé par Bertrand de Bar-sur-Aube vers 1180, serait l'unique source du cycle peint. Connue par six manuscrits, ce roman participe de la matière de France, c'est-à-dire du cycle d'œuvres inspirées par l'histoire carolingienne. Il décrit l'histoire mouvementée de Girart de Vienne dit également Girart de Roussillon. Intrigues amoureuses, guerre, trahisons, coup de théâtre animent le récit.

Dans l'interprétation proposée par Térance Le Deschault de Monredon, les peintures de Cruet illustrent certains passages du roman et en passent

d'autres sous silence. Dans la première scène, Charlemagne, chassant cerf et sanglier en compagnie de Girart apprend d'un messager la mort du duc de Bourgogne. L'empereur propose alors la main de la duchesse de Bourgogne devenue veuve à Girart qu'il adoube chevalier. La duchesse demande à ce dernier de l'épouser. Girart, représenté de face, jure alors qu'ils ne se marieront jamais : il est outré du fait qu'elle lui ai demandé sa main, alors que c'était lui qui devait la demander en mariage ; d'autre part Charlemagne a entre-temps courtisé la duchesse, et Girart lui dit donc de l'épouser. En compensation de la perte d'un si beau parti, les courtisans de l'empereur lui conseillent d'accorder un fief à Girart, qui obtient alors le comté de Vienne. Girart vient embrasser, en signe d'hommage, le pied de Charlemagne couché dans son lit avec la duchesse. Celle-ci, toujours vexée d'avoir été rejetée par Girart, place son pied devant celui de l'empereur de sorte qu'il l'embrasse, se reconnaissant ainsi dans sa dépendance. La ville de Vienne prête serment à son nouveau seigneur. Lors d'un banquet, l'impératrice se vante devant Aymeri, neveu de Girart, du mauvais tour qu'elle a joué à son oncle. Aymeri lui lance alors un couteau qui manque sa cible. Cet attentat est à l'origine de la guerre entre Charlemagne et Girart décrite dans les scènes suivantes : la ville de Vienne est assiégée par les troupes impériales, qui dévastent les environs, emportant le bétail et vidant les villes de leurs habitants. La guerre se termine par un duel : Charlemagne choisit Roland, et Girart, Olivier. Leur combat s'achève par l'apparition d'une nuée miraculeuse et d'un ange qui les exhorte à cesser de ce

battre entre eux pour aller affronter les infidèles en Espagne. Le cycle s'achève sur un campement des armées partant en croisade.

Cette nouvelle interprétation propose donc, au regard du roman, une lecture précise de toutes les scènes représentées dans les peintures de Cruet. Leur disposition originale dans l'espace démontre une volonté de valoriser certaines scènes du cycle. Ainsi, deux scènes centrales de l'intrigue se trouvaient face à face dans la salle du château de Cruet : Girart embrassant le pied de la duchesse et Aymeri lui lançant son couteau. D'autre part, sur les deux murs pignons des scènes se rattachent au roman, mais illustrent aussi explicitement le rang du commanditaire du cycle : chasse, départ pour la guerre, combat de chevaliers, prestation de serment, lien avec le monde monastique. La nouvelle interprétation confirme l'intérêt que présenterait une nouvelle disposition du cycle, plus proche de celle d'origine, dans le futur musée rénové.

Un instantané de la mode au début du XIV^e siècle

Une autre étude a permis d'enrichir nos connaissances sur ces peintures. Commandée par le musée en 2013, elle a été confiée à Nadège Gaufré-Fayolle, doctorante dont la thèse s'intitule *Se vêtir en Savoie au Moyen Âge d'après les archives 1300-1434*.

Son étude porte sur l'examen des différents vêtements et accessoires représentés sur les peintures. Elle les rapproche des descriptions d'habillement figurant dans le *Roman de Girart de Vienne*, pour comprendre plus précisément le sens des éléments



Le *Roman de Girart de Vienne* :
une nouvelle interprétation du cycle peint de Cruet.
Scène de l'hommage de Girart de Vienne
à l'empereur Charlemagne : le subterfuge
de la duchesse de Bourgogne.



représentés. Elle compare également ces vêtements avec l'habillement à la cour de Savoie au XIV^e siècle pour pouvoir les replacer dans leur contexte historique et culturel. Son étude confirme la datation admise jusqu'ici et précisée par Térance Le Deschault de Monredon : les vêtements des personnages représentés dans les peintures correspondent à l'habillement en usage dans les premières années du XIV^e siècle à la cour de Savoie. Le travail de Nadège Gauffre-Fayolle comporte aussi la création de patrons destinés à la confection de costumes pédagogiques qui offriront au public, notamment scolaire, une approche sensible et ludique du vêtement de cour du début du XIV^e siècle lors d'ateliers costumés. Une série de costumes sera aussi réalisée en cherchant à proposer une restitution fidèle des vêtements

représentés dans ce cycle. Ces restitutions s'appuient sur l'actualité scientifique de la recherche.

De nouvelles connaissances sur le château de la Rive

Enfin, une étude préalable a été confiée par le musée à l'entreprise Archéodunum pour évaluer l'intérêt d'une étude d'archéologie du bâti au château de la Rive, en collaboration avec la famille Chaland. Ses conclusions montrent qu'une étude complète n'est pas envisageable, du fait des modifications qu'a connu le bâtiment, mais que quelques analyses complémentaires permettraient d'affiner les hypothèses concernant l'histoire de ce bâtiment.

Le château, qui s'apparente plutôt à une maison-forte, a en effet connu des évolutions notables au

Scène de chasse à courre : l'empereur Charlemagne accompagné de Girart de Vienne apprend la mort du duc de Bourgogne.

cours de ses huit siècles d'existence. L'articulation précise des différents corps de bâtiment est difficile à restituer, mais les éléments les plus anciens sont la grande tour carrée qui domine toujours l'ensemble, et le bâtiment rectangulaire situé à l'est de la cour centrale. Ce dernier a été aménagé dans un second temps par l'adjonction d'un mur au deux tiers de sa longueur, mur comportant une partie du cycle peint. Ce bâtiment a aussi été doté de deux tours circulaires à chaque angle tourné vers la combe de Savoie. Son accès a très certainement été modifié lors de la construction d'une nouvelle aile à la fin du Moyen Âge, au nord de la cour. Adjonction, réaménagements se sont poursuivis notamment au XX^e siècle. Le bâtiment actuel est donc le témoin d'une histoire longue que les analyses ultérieures devraient permettre d'affiner. Ces nouvelles connaissances permettent d'orienter la future présentation des peintures de Cruet vers une prise en compte plus forte de leur contexte de création, tant archéologique qu'historique, et en renouvelleront l'intérêt auprès du public.

Sébastien Gosselin

Note

1. Térance Le Deschault de Monredon, « Le cycle peint du château de Cruet (Savoie, vers 1307) : une représentation du roman de Girart de Vienne ? », in *Bulletin monumental*, n°171-2, Société française d'archéologie, 2013, pp. 107-116.

Au Musée Savoisien, création de patrons pour la confection de costumes pédagogiques d'après l'étude des vêtements représentés sur les peintures.



Les transformations du patrimoine architectural du XX^e siècle en Savoie



ARCHITECTURE
& PATRIMOINE

Les CAUE (Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et d'Environnement) sont de plus en plus sollicités lors de projets de transformation d'édifices emblématiques du XX^e siècle posant la question de l'acceptation de l'héritage du siècle précédent. Entre désir de faire table rase et sacralisation patrimoniale les tendances sont très contrastées.

Dès l'an 2000 le CAUE de la Savoie s'est installé dans les locaux vacants des anciennes Archives départementales à Chambéry. C'est depuis ce lieu qu'il entreprit de sauver ce bâtiment et de sensibiliser le public à la valeur patrimoniale des édifices du XX^e siècle.



Archives départementales

Vue de l'entrée des anciennes archives où chaque détail a été dessiné et façonné sur mesure depuis les courbes multiples des surfaces en béton avec l'inscription « ARCHIVES » en relief qui nous rappelle la fonction initiale très particulière de cet édifice jusqu'aux décors métalliques de la porte intégrant la croix de Savoie. La transformation de l'édifice a été réalisée en 2006 par les architectes Chambre et Vibert.

Sauver de la démolition les anciennes archives n'a pas été facile. Cet imposant bâtiment en béton a été construit en décembre 1935 par Roger Pétriaux, architecte reconnu en Savoie, qui a agrandi les thermes nationaux d'Aix-les-Bains et qui a construit la mairie de Moûtiers. Les anciennes archives s'inscrivent donc dans le courant remarquable de l'architecture des années Trente qui révèle une maîtrise soignée du projet, où chaque détail est dessiné et construit sur mesure en utilisant les matériaux innovants de l'époque et notamment le béton armé en structure et le ciment moulé en façade.



Halles de Chambéry

Les Halles de Chambéry construites en 1939 ont été transformées et agrandies en 2012 pour accueillir, outre le marché couvert, de nouveaux espaces commerciaux, un cinéma multiplexe et un parking souterrain. La qualité des anciens bétons étant insuffisante, on a démolit et reconstruit les ouvrages les plus fragiles notamment le grand auvent du rez-de-chaussée et les structures courbes des verrières. La démolition-reconstruction à l'identique a permis de préserver l'aspect extérieur de l'édifice ancien. Les verrières reconstruites sont spectaculaires vues de l'extérieur mais peu mises en valeur intérieurement. Projet réalisé par le groupe Virgil avec les architectes Jean-Jacques Ory et Barbeyer & Dupuis.



Gare téléphérique du Revard à Mouxy

Ce bâtiment a perdu sa vocation initiale lors de la suppression du téléphérique. Il se dégrade depuis et fait l'objet d'un permis de démolir. À l'initiative de la DRAC, une ultime étude patrimoniale est engagée en 2014 pour déterminer les potentialités ou non de sauvetage de cet édifice.

Les démarches du CAUE pour engager la restauration et la réutilisation de cet édifice ont fini par porter leurs fruits et le bâtiment a été transformé de 2004 à 2006 pour accueillir la Direction des ressources humaines et la Direction des Bâtiments et des Moyens Généraux du Conseil général de la Savoie.

Cette victoire n'est pas toujours le sort réservé aux édifices patrimoniaux du XX^e siècle. On se rend compte que ceux-ci subissent toutes sortes de traitements, de la restauration exemplaire jusqu'à la destruction programmée. En Savoie, depuis 14 ans, nous avons eu le temps d'observer de nombreux cas d'évolution dont voici quelques exemples :

- La réhabilitation soignée, avec les exemples de la rizerie des Alpes à Modane (construite en 1908 et restaurée en 2008), du prieuré hospice du Mont-Cenis (pyramide construite en 1968 et restaurée en 2009, label Patrimoine du XX^e siècle), et de l'école maternelle du centre à Aix-les-Bains.
- La réhabilitation-démolition-reconstruction quasiment à l'identique, avec l'exemple des halles de Chambéry, construites en 1939 et restaurées et agrandies en 2012.
- La déconstruction soignée pour déplacement et reconstruction ultérieure. C'est le cas du chalet Lang à Courchevel, conçu par Denys Pradelle et classé Monument historique, et c'est l'intention affichée pour les refuges préfabriqués du Col de la Vanoise conçus par Jean Prouvé et Guy Rey-Millet.
- L'isolation des façades extérieures pour améliorer les performances thermiques. Différents traitements ont été réalisés, de l'enrobage extérieur



[ci-contre] Immeubles du quartier du Biollay à Chambéry.



[ci-dessus] HBM à Albertville.



[ci-dessus] Mairie de Jacob-Bellecombette.

Trois exemples de reconversion de façades :

Plusieurs méthodes sont utilisées pour la réhabilitation thermique des bâtiments anciens. Dans le cas d'Albertville, l'isolation par l'intérieur a permis de préserver et de restaurer dans son authenticité la modénature extérieure de la façade en ciment moulé. À la mairie de Jacob-Bellecombette, un complexe isolant extérieur a été réalisé soigneusement en reconstituant ainsi la modénature des façades (architectes ICMA). L'aspect extérieur est ainsi préservé au prix d'un changement de matériau de façade. Dans la cité du Biollay à Chambéry, les grandes baies vitrées des immeubles conçus par Maurice Novarina ont été en grande partie refermées, et la mise en place d'une isolation par l'extérieur modifie totalement l'expression architecturale initiale.

(immeubles conçus par Maurice Novarina à Chambéry au Biollay, et mairie de Jacob-Bellecombette) à l'isolation par l'intérieur (édifices HBM d'Albertville réalisés par Amédée Bugnard).

- La démolition programmée avec le cas de la gare aval du téléphérique du Revard construite en 1935 par les architectes Charles et Laurent Pierron, et le cas du Bâtiment Jacques Dorstter de l'hôpital de Chambéry construit en 1972 par Charles-Fortunat Ventura, architecte.

Cela nous permet de rappeler que la notion de patrimoine n'est pas qu'une valeur intrinsèque à l'édifice, liée à sa qualité, à sa particularité, où à l'histoire de sa réalisation, mais est aussi une valeur plus subjective et moins permanente qui est la reconnaissance de cet édifice par la société qui en hérite. Le « patrimoine du XX^e » comme les éléments du patrimoine des siècles passés n'échappe pas à cette règle et à ce jugement de la société d'aujourd'hui. C'est une des raisons pour laquelle on souhaite parfois volontairement démolir ou effacer certaines traces du siècle précédent. Il y a aussi des détériorations par maladresse, par méconnaissance, ou parce que cela paraît plus facile de démolir que de réhabiliter, d'autant qu'il y a obligation à se conformer à de nouvelles règles de construction

(accessibilité des édifices, normes parasismiques, renforcement de l'isolation thermique...).

Un processus de valorisation a été mis en place. Le « label XX^e » a permis d'identifier les édifices les plus remarquables. Mais ce label n'engendre pas de protection aussi forte que l'inscription ou le classement au titre des Monuments Historiques, comme cela s'est révélé lors du projet de démolition du chalet Lang à Courchevel.

Dans un monde en pleine recherche de repères, il est important de rappeler ce qui fonde la valeur des édifices construits par nos parents, d'en comprendre leurs qualités et leurs défauts. Dans un monde en pleine recherche d'économie et d'équilibres écologiques, il est important de mettre en cohérence les besoins d'aujourd'hui avec les potentialités des édifices dont nous héritons. La démolition n'est pas forcément la solution la plus économique ni la plus écologique. Chaque projet mérite une attention particulière.

Il ne s'agit pas de tout conserver mais d'être attentif aux richesses de notre héritage. Il faut adapter les programmes à la réalité des architectures existantes. Il faut de la sensibilité, de la cohérence, de l'intelligence et du bon-sens. C'est une des missions essentielles des CAUE.



[ci-dessus] HBM à Albertville.



[ci-dessus] Mairie de Jacob-Bellecombette.



Halle Olympique

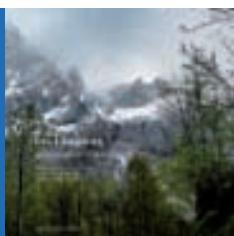
Construite en 1992 à Albertville (Jacques Kalisz, architecte) pour accueillir les épreuves de patinage lors des XVI^e Jeux olympiques d'hiver, cette halle a été conçue dès le départ pour être modulable. Elle accueille des activités sportives diverses et des manifestations culturelles. Les besoins de restauration des façades et une recherche d'optimisation de la polyvalence de la halle a conduit la Communauté de communes à lancer un projet de restauration-extension (chantier en cours et ouverture prévue en 2015) confié au cabinet BVL architecture. Elle respecte les codes architecturaux décidés pour les Jeux olympiques : l'oblique, symbole de dynamisme et de la montagne, le blanc symbole de la neige et de la pureté, et le métal, symbole de modernité.

Les CAUE de Rhône-Alpes, en lien avec la DRAC et la Région Rhône-Alpes, s'engagent en 2014 et 2015 pour réaliser plusieurs actions, colloques et publications pour mieux informer et sensibiliser les maîtres d'ouvrage et maîtres d'œuvre sur cette transition des architectures du XX^e siècle au XXI^e siècle.

Hervé Dubois

un regard contemporain

sur le patrimoine architectural, industriel,
naturel et humain



PAYS D'ART
ET D'HISTOIRE

Collection

« Regards sur le patrimoine »
coédition Fondation Facim / Actes Sud

La Fondation Facim (Fondation pour l'action culturelle internationale en montagne), a été créée en 1970 par Gilles de la Rocque, et reconnue d'utilité publique en 1976. Elle œuvre pour la connaissance et la valorisation du patrimoine et de la culture en Savoie en lien avec le Conseil général de la Savoie. La Fondation Facim instaure un dialogue entre territoire et créateurs contemporains, écrivains et artistes. En outre, elle valorise la littérature, la lecture et les livres par des actions de médiation dans les territoires de Savoie et Haute-Savoie.

Son activité d'éditeur, inhérente à ses missions depuis 1994, contribue à mieux faire connaître toute la palette des cultures alpines au passé riche et complexe. La Fondation Facim a souhaité, depuis 2010, mettre en valeur le patrimoine de Savoie en conviant des photographes à poser un regard contemporain sur des sites exceptionnels, qu'ils soient industriels ou naturels mais aussi sur les hommes qui les traversent. Ce regard d'artistes contemporains de dimension nationale et internationale, prend place dans la collection « Regards sur le patrimoine ».

La collection, publiée en coédition avec la maison d'édition Actes Sud, s'est enrichie début 2014 de deux ouvrages singuliers.

L'un propose une immersion dans la vallée méconnue des Chapieux, l'autre explore l'univers fascinant de la cité industrielle d'Ugine.

Ugine, une ruée vers l'acier

Ce livre participe d'un projet global de valorisation du patrimoine de la commune, dans le cadre du Pays d'Art et d'histoire des Hautes vallées de Savoie. L'idée d'inviter un photographe à Ugine est née du constat qu'à une époque où les industries euro-



peennes de l'acier sont détruites par la mondialisation, il existe une exception savoyarde. Longtemps modeste bourgade alpine, Ugine entre dans la modernité à l'aube du XX^e siècle quand s'installe sur son territoire un premier site de production métallurgique. Dès lors, elle porte haut et fort, par l'ingéniosité de ses cadres et le savoir-faire de ses aciéristes, les couleurs de l'industrie française. Cela méritait que l'on s'y attarde. Ainsi, le photographe François Deladerrière (diplômé de l'École Nationale Supérieure de la Photographie d'Arles), a arpenté la ville et le site industriel d'Ugitech, avec sa chambre photographique tout au long de l'année 2013. Le résultat est une histoire passionnante, celle d'un *made in Ugine*, racontée en images et portée par le texte très documenté de l'historien Franck Roubaud.

Ainsi, au commencement, c'est une saga entrepreneuriale, faite d'ingénieurs féconds devenus capitaines d'industrie avisés qui épouse, et parfois précède, les grandes avancées technologiques d'un siècle qui n'en est pas avare. Elle s'enracine dans un terroir essentiellement rural et le transforme. Se produit alors une véritable métamorphose urbaine, qui voit la petite ville savoyarde, enchâssée sur son replat, se dédoubler pour donner naissance à l'autre Ugine. Cette « cité-jardin », à laquelle travaillent quelques éminents architectes – Maurice Braillard, Henri Jacques Le Même... –, est encore partiellement visible aujourd'hui. Ugine est en effet le cadre d'existence du peuple bigarré de l'usine, fait d'ouvriers-paysans des villages alentours, d'immigrés italiens et de déracinés de tout poil d'un siècle

Photographie de François Deladerrière
réalisée pour le livre *Ugine, une ruée vers l'acier*,
coédition Fondation Facim / Actes Sud.

furieux, Russes blancs fuyant la Révolution bolchevique. Cette ruée vers l'acier aura transformé la terre et les habitants d'un petit coin de Savoie au cours du XX^e siècle.

Les images de François Deladerrière, puissantes et très techniques – il faut imaginer la chaleur qui se dégage des fours, du laminoir et de la coulée continue –, donnent à voir un univers d'acier traversé par des hommes et des femmes fiers de leur savoir-faire. À travers leurs visages et leur environnement, c'est l'histoire d'Ugine, depuis le début du XX^e siècle, qui nous est racontée.

Les Chapieux, géographie d'un secret

Ce second livre paru cette année dans cette collection de livres de photographie aborde un tout autre patrimoine : un patrimoine naturel incarné par le paysage sauvage et préservé de la secrète vallée des Chapieux.

Située en Haute-Tarentaise, la vallée des Chapieux est un lieu majestueux, partie prenante de la riche histoire savoyarde. Les Chapieux sont, sur l'abrupte face méridionale du mont Blanc, un site de haute altitude inaccessible en hiver en raison des risques d'avalanche. Alors que, pendant des siècles, seuls les alpagistes et les militaires s'y sont aventurés, les premiers pour produire leurs fromages (aujourd'hui le beaufort), les seconds pour s'y affronter dans



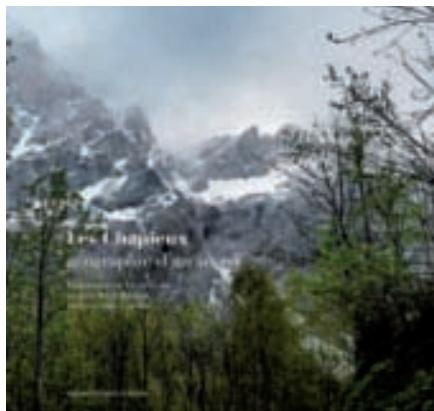
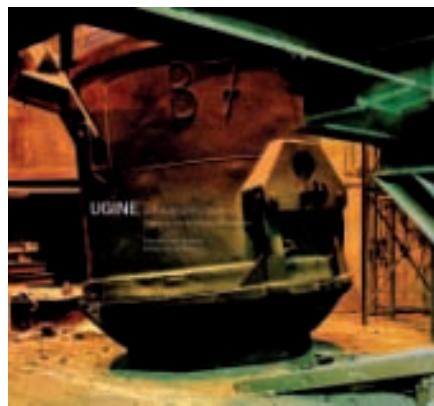
Photographie de François Deladerrière réalisée pour le livre *Ugine, une ruée vers l'acier*, coédition Fondation Facim / Actes Sud.

une zone réputée frontière. Dès la fin du XIX^e siècle, cette contrée d'accès difficile est popularisée par les pionniers de l'alpinisme. Des hommes et femmes y vivent du printemps à l'automne, ils sont agriculteurs, éleveurs, alpagistes, aubergistes ou alpinistes et font partie intégrante de ces paysages. C'est un double regard, photographique et littéraire, sur cette vallée que propose ce livre.

La Fondation Facim a fait appel à Céline Clanet, photographe formée à l'École Nationale Supérieure de la Photographie d'Arles. Dès ses premiers pas aux Chapieux, elle a saisi la diversité et la beauté exceptionnelle de ces paysages en toutes saisons, et la nécessité de rencontrer les personnes qui y vivent. Ses portraits, intenses, sensibles et intimes,

témoignent de l'âpreté de cet univers de montagne et de la vie que l'on y mène. Dans sa préface, elle résume ainsi la vallée des Chapieux : « La montagne est un paradoxe visuel, celui d'une multiplicité d'apparences fugaces, incarnées dans la plus totale et silencieuse des immobilités. La vallée des Chapieux se joue de cette ambiguïté, à sa manière, et plus encore. »

Par ailleurs, la Fondation a sollicité deux auteurs : Hervé Gaymard apporte dans sa préface une vision intime et autobiographique d'homme pour qui la vallée des Chapieux est un lieu de méditation et de recueillement. Bruno Berthier clôture le portefeuille par un très beau texte qui donne un éclairage historique sur ce territoire. Maître de conférences à l'Université de Savoie, il s'attache à restituer l'histoire de cette haute vallée où nulle empreinte humaine n'était destinée à durer en raison des conditions climatiques.



Méconnue du grand public, la vallée des Chapieux trouve dans ce livre un écrivain unique et précieux, belle invitation à venir arpenter ses sentiers.

Des paysages secrets au génie industriel en passant par les barrages hydroélectriques, on constate que la richesse du patrimoine savoyard n'a pas fini d'offrir d'autres très beaux livres de photographie à cette collection dont tous les ouvrages sont disponibles en librairie.

Mathilde Walton

les auteurs

François Deladerrière, photographe formé à l'École nationale supérieure de la photographie d'Arles, travaille essentiellement sur le paysage et l'architecture. Il a abordé la montagne avec une importante commande à l'occasion de l'anniversaire de l'annexion de Nice et de la Savoie, éditée en 2010 chez Actes Sud : *Nice et Savoie, un regard, contemporain*.

Franck Roubeau est professeur d'histoire-géographie au lycée Jean-Moulin d'Albertville et doctorant en histoire contemporaine à l'université Lyon II, rattaché au LARHRA (Laboratoire de recherche historique Rhône-Alpes). Il est spécialiste d'histoire religieuse, politique et culturelle, particulièrement en Savoie.

Céline Clanet, diplômée de l'École nationale supérieure de la photographie d'Arles, mène depuis plusieurs années un travail personnel sur le territoire arctique européen continental. Dans la même collection, elle a publié *Du torrent au courant, des barrages et des hommes en Savoie* (2011).

Bruno Berthier est maître de conférences de l'Université de Savoie, spécialisé dans l'histoire de la pensée politique, du droit et des institutions, mais aussi dans ce qui touche au patrimoine alpin. Aux éditions Actes Sud, il a contribué à l'ouvrage *Nice et Savoie, un regard contemporain* (2010).

Photographie de Céline Clanet réalisée pour le livre *Les Chapieux, géographie d'un secret*, coédition Fondation Facim / Actes Sud.

Le territoire, le photographe et le paysage

au château de Clermont

Cette exposition temporaire est le fruit d'un partenariat entre le Conseil d'Architecture d'Urbanisme et de l'Environnement de la Haute-Savoie et le Conseil général de la Haute-Savoie.



EXPOSITIONS
DÉPARTEMENTALES

L'observatoire départemental des paysages de la Haute-Savoie a été créé en 2012 par le Conseil d'Architecture d'Urbanisme et de l'Environnement. Son objectif est de rendre visible l'évolution des paysages quotidiens, ceux que nous traversons chaque jour sans vraiment leur prêter attention, et qui font l'identité de chaque territoire.

Au sein des neuf unités paysagères qui constituent le département de la Haute-Savoie, l'observatoire a sélectionné des points de vue fixes en fonction de leur représentativité. Régulièrement photographiés par Sylvain Duffard, photographe indépendant missionné par le CAUE, pour former des séries chronologiques, ces points de vue constitueront à terme un fonds photographique permettant de rendre compte de l'évolution des territoires.



Point de vue fixe, unité paysagère de la cluse du lac d'Anney : bretelle routière d'arrivée sur Anney en 2012 et 2013. © Sylvain Duffard.



L'exposition présente la démarche et la méthode de l'observatoire, et notamment la campagne photographique réalisée en 2013 dans l'avant-pays haut-savoyard.

Plus largement, elle retrace l'évolution, au travers de la commande publique, de la perception et de la représentation des paysages par la photographie depuis le XIX^e siècle. Si les photographes se sont d'abord intéressés aux sites pittoresques dans le cadre de la protection du patrimoine architectural, ils vont ensuite témoigner de l'évolution du territoire et révéler les paysages quotidiens, contribuant ainsi au renouvellement de notre regard.

Catherine Salardon

Infos pratiques

Château de Clermont
Exposition du 1^{er} mai au 30 septembre 2014
(31 octobre pour les groupes)

Ouverture

Tous les jours en juillet et août
Samedis, dimanches et jours fériés en septembre de 10h à 12h et de 14h à 18h.

Visite libre de l'exposition
aux jours et heures d'ouverture

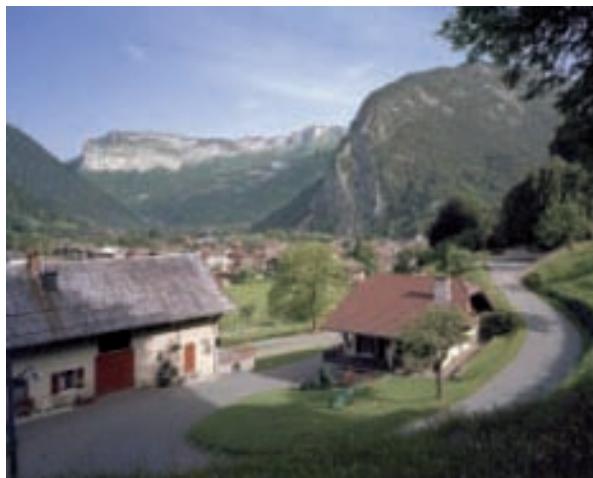
Visite commentée de l'exposition
pour adultes (durée 45mn) et groupes jeune public
(5 visites différentes du cycle 1 au Lycée,
durée 1h à 1h30) – tous les jours jusqu'au
31 octobre 2014 et sur réservation 04 50 69 46 81
Catalogue en vente sur place (8 euros)

Renseignements

Catherine Salardon / 04 50 33 23 59
catherine.salardon@cg74.fr



Thônes et vallée du Fier, vue prise près du château, planche de l'album *Nice et Savoie*, 1860.



Thônes et vallée du Fier,
© François Deladerrière / Fondation Facim, 2010.

notes de lecture



La Maison de Savoie du XVI^e au XVIII^e siècle

Frédéric Meyer, *L'Histoire en Savoie n° 26*, SSHA, 2014 – 19 €

En 2013, nous fêtons le 300^e anniversaire de l'accès à la couronne royale du duc Victor-Amédée II. En 2016, nous commémorerons le 500^e anniversaire de l'érection du comté de Savoie en duché par Amédée VIII. Cette actualité du calendrier savoyard nous rappelle le rôle important joué par la Maison de Savoie dans l'histoire européenne.

Frédéric Meyer, professeur d'Histoire moderne à l'Université de Savoie de 1997 à 2010, aujourd'hui enseignant en Lorraine, propose ici une synthèse de la recherche historique sur la Maison de Savoie à l'époque moderne. En trois siècles, de 1500 à 1800, la Maison de Savoie a considérablement étendu ses territoires, passant d'un petit duché alpin à un royaume méditerranéen. Son jeu diplomatique subtil entre l'Espagne et la France aux XVI^e et XVII^e siècles, puis entre l'Angleterre et l'Autriche au XVIII^e siècle, des alliances matrimoniales judicieuses, la mirent ainsi en position pour rassembler peu à peu l'ensemble des terres de la péninsule italienne. Une belle épopée.

Impatiences en Savoie à la veille de la Révolution

Jean Nicolas, SSHA, coll. *Mémoire et documents n° CXVI*, 2013, ISBN 978-2-85092-026-4 – 21 €

Impatiences en Savoie réunit des articles de Jean Nicolas, historien spécialiste des Alpes et de la Savoie moderne. Ses travaux ont renouvelé la connaissance de la Savoie d'ancien régime. Son étude de *La Savoie au XVIII^e siècle* est un ouvrage de référence de l'historiographie savoyarde.

En analysant quatre affaires judiciaires, l'auteur relève, derrière l'anecdote des faits, l'étendue du malaise social et des ressentiments qui s'affirment. S'attachant aux témoignages des parties en litige, l'auteur prend la mesure de la violence verbale exercée envers les classes supérieures lors d'émeutes populaires. Le vocabulaire utilisé traduit un champ lexical lié aux ressentiments et aux revendications, et dévoile l'attente des classes populaires pour plus d'égalité et de liberté. Le refus de subir plus longtemps les injustices, le désir d'accélérer le mouvement se font « impatiences » prémices d'une Révolution française qui n'allait pas tarder à éclater. Un ouvrage érudit et passionnant.



Les Monuments aux morts de la Savoie

Christian Sorrel, coll. *Mémoire de la Grande Guerre La Fontaine de Siloé*, 2014, ISBN 978-2-84206-573-7 – 25 €

En cette année de commémoration du déclenchement de la Première Guerre mondiale, l'ouvrage de Christian Sorrel sur les Monuments aux morts de la Savoie revêt un sens particulier, en ce sens qu'il témoigne à la fois de l'extrême violence du conflit qui a causé la mort de millions d'hommes et également de la « mémoire » de ces morts, interrogeant le sens d'un sacrifice quasi suicidaire tant il a marqué durablement les forces vives du pays. Christian Sorrel, en avant-propos, contextualise ce processus de mémoire et met en relief les clivages existants entre républicanisme et sentiment religieux. Où commémorer ? Dans l'église ou devant la mairie ? En interdisant les signes religieux sur les monuments aux morts, l'administration républicaine heurte la conscience d'un grand nombre de Savoyards, qui multiplient alors les recours, ou usent d'artifices afin de tromper la législation. L'iconographie choisie n'est pas anodine. Elle interroge le sens même du sacrifice. Entre patriotisme, civisme ou humanisme, chaque commune construit sa propre mémoire du conflit. L'ouvrage est avant tout un inventaire complet des monuments aux morts. Chacun étant recensé et faisant l'objet d'une fiche comportant la nature du monument : stèles, pyramide, plaques..., sa localisation, sa description, sa date de réalisation...



Anciens moulins en Combe de Savoie et bas Val d'Arly

Henri Barthélémy, in *Cahiers du Vieux Conflans*, n°175, 2014, ISBN 978-9533657-57 – 20 €

Henry Barthélémy est un passionné d'histoire, à qui l'on doit les fouilles du site gallo-romain de Gilly-sur-Isère, et un ouvrage collectif de référence sur la Savoie gallo-romaine. Les moulins suscitent tout autant son intérêt, comme le prouve cet ouvrage ! La présence de l'eau en quantité suffisante et permanente est indispensable à l'installation d'artifices hydrauliques efficaces et pérennes. On comprend d'ailleurs mieux la logique « aquatique » de leur implantation en les visualisant sur une carte. Cheminons donc au fil de l'eau à la découverte de l'extraordinaire richesse en artifices hydrauliques de la Combe de Savoie et du bas Val d'Arly. Après avoir brossé une histoire générale des moulins, l'auteur apporte un éclairage très instructif sur la technique du moulin, et les différents modèles développés en fonction des usages et des savoir-faire, sans oublier



la provenance des meules, indispensables à l'écrasement des céréales pour la farine ou des fruits à coque pour l'huile, le plus souvent extraites localement autour d'Ugine. Pour l'inventaire des sites, l'auteur a procédé par bassin versant, suivant le fil de l'eau depuis le bas-Arly jusqu'à la vallée de l'Isère, sans oublier le Val Gelon. Pour ce faire, il a fallu dépouiller les archives, étudier les cadastres, rencontrer les populations gardant la mémoire de ces outils de travail indispensables à la vie sociale traditionnelle. Pédagogique, instructif, bénéficiant d'une mise en page et d'une iconographie attrayantes, cet ouvrage est incontournable pour tout curieux de techniques et d'histoire de la Savoie.

Aix-les-Bains

Alain Canal et Christine Pernon, coll. *documents d'évaluation du patrimoine archéologique des villes de France*, éditions du patrimoine, 2012, ISBN 2-85822-746-2 – 25 €

La collection *Documents d'évaluation du patrimoine archéologique des villes de France* dresse un bilan historique et archéologique des villes remarquables pour leur patrimoine. Ce volume, consacré à Aix-les-Bains, recense les éléments archéologiques existants. L'évolution topographique du site est retracée depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, avec en toile de fond le thermalisme qui n'a cessé de façonner cette ville. La période antique nous a transmis des vestiges, dont l'Arc de Campanus est sans doute le plus visible. Il faudra attendre le XIX^e siècle pour voir Aix renouer avec le succès, grâce une nouvelle fois au thermalisme. C'est l'époque de la construction des grands palaces, qui font aujourd'hui la fierté de la ville. Cet ouvrage offre une synthèse passionnante sur l'histoire et l'archéologie de cette belle cité thermale.



Marcel Breuer à Flaine

Bénédicte Chaljub, coll. *Portrait, CAUE Haute-Savoie*, 2014, ISBN 978-2-910618-29-2 – 25 €

La collection *Portrait*, portée par le Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et de l'Environnement de la Haute-Savoie s'attache à faire découvrir le travail des architectes les plus emblématiques de nos stations alpines. Après avoir présenté Maurice Novarina, Henry Jacques Le Même, Jacques Labro et Jean Prouvé, le petit dernier de la collection présente le travail de Marcel Breuer à Flaine. Cet architecte américain, maître



NOTES DE LECTURE



du Bauhaus, fut découvert en France par son travail sur le siège de l'Unesco à Paris. Ami d'Éric Boissonnas, porteur du projet de construction d'une station intégrée à Flaine, ce dernier fit naturellement appel à lui. Conçu dans les années Soixante, Flaine s'affirme comme résolution moderne et radicale. Le béton brut des bâtiments dans un site montagnard de haute altitude laisse rarement indifférent. La rudesse des formes et des matériaux s'accorde relativement bien avec la rigueur du milieu naturel alpin de haute montagne. Marcel Breuer utilise des matériaux simples comme le béton, la pierre locale et trois essences de bois différentes pour composer une œuvre architecturale sculpturale. Le rythme occupe une place importante : alternance de fenêtres et de panneaux en façade, cassant une monotonie trop répétitive, et créant un ordonnancement rigoureux et équilibré. Fidèle à l'esprit du Bauhaus, Marcel Breuer ne se limite pas à la création architecturale. En dialogue constant avec Sylvie Boissonnas, femme d'Éric Boissonnas, il emploie son talent de designer pour agencer l'intérieur des hôtels et des appartements de la station. L'hôtel Le Flaine et l'immeuble Bételgeuse ont été classés à l'Inventaire des Monuments historiques en 1991, témoignant de la qualité de cette architecture novatrice.

Vinciane Néel

- Expositions départementales **3 & 4**
- Actualités Réseau des musées
& maisons thématiques de Savoie **5 à 9**
- Archives départementales **10 & 11**
- Archéologie **12 à 15**
- Architecture et patrimoine **16 à 18**
- Dossier – Inventaire en pays de Savoie **19 à 23**
- Expositions départementales **24 & 25**
- Musées – Actualités des collections **24 à 29**
- Architecture et patrimoine **30 & 31**
- Pays d'art et d'histoire **32 & 33**
- Expositions départementales **34**
- Livres **35**



LE DÉPARTEMENT

